


Universitas
BIBLIOTHECA



[illegible]
D[illegible] anglais — Lettre XIV
[illegible] de [illegible]-haute
[illegible] dame, madame
[illegible] Paris — p 247 t 1

AMBASSADE
DE
MEHEMET-EFFENDI.

RELATION

XX.

J.-l. Galland (neveu de l'o

Relation de l'ambassade

Mehemet-Effendi.... 1757.

Barbier, IV, 207.

Quérard, Fr. litt., III,

Curieux pour l'hist. d

moeurs de Paris sous la Rég

[illegible] - La [illegible] d'un

t. II, p. 86.

RELATION
DE L'AMBASSADE
DE MEHEMET-EFFENDI,
A LA COUR DE FRANCE,

EN M. DCC. XXI.

ÉCRITE PAR LUI-MEME,

ET TRADUITE DU TURC.



A CONSTANTINOPLE,

Et se trouve à Paris,

Chez GANEAU, Libraire, rue S. Severin; à S. Louis, & aux armes de Dombes.

M. DCC. LVII.





AVERTISSEMENT.

LA Relation que nous donnons, n'apprendra rien de nouveau aux François; mais on ne sera pas fâché de voir de quelle maniere un Voyageur d'une nouvelle espéce y dépeint au Grand Seigneur & aux Ministres de la Cour Ottomane, les choses qu'il avoit vues en France.

Mehemet-Effendi, Tefterdar, ou Grand Thrésorier de l'Empire des Turcs, & Plénipotentiaire au Traité de paix de Passarowitz, conclu en

1718. entre le Grand Seigneur & l'Empereur, fut nommé Ambassadeur Extraordinaire de la Porte à la Cour de France en 1720. Il ne fut pas plutôt de retour à Constantinople en 1721, qu'il composa cette Relation, pour satisfaire l'empressement que le Grand Seigneur Achmet III. & son Grand Visir, Ibrahim Pacha, témoignoient de sçavoir les particularités de cette Ambassade. Mehemet-Effendi la communiqua à M. le Marquis de Bonnac, alors Ambassadeur de France à la Porte ; & sur les représentations que lui fit ce Ministre au sujet de quelques particularités qu'il avoit mises dans sa Relation, il la

réforma & lui en envoya une copie en Turc. C'eſt ſur cette copie qu'on a fait la Relation que nous préſentons au Public.

On ſçait que Mehemet-Effendi étoit pere de Said Pacha, Beglierbeg ou Gouverneur de Romélie, & depuis Grand Viſir. C'eſt lui que nous avons vu en 1742. Ambaſſadeur Extraordinaire, comme ſon pere, de la Porte Ottomane en France. Ce jeune Seigneur s'étoit appliqué dès-lors à apprendre la langue Françoiſe, & il l'avoit cultivée depuis par la lecture des bons livres, & par la converſation avec des François, de ſorte que quand il revint en France, il la parloit comme

ſa langue naturelle. Ce fut pour lui un ſurcroît d'agrémens, étant éſtimé, conſidéré & ſouhaité par-tout, comme il le fut, de pouvoir s'entretenir ſans l'aide d'un Interprete avec toutes les perſonnes qu'il voyoit, & converſer avec les Sçavans & les Artiſtes ſur les Sciences & les Arts qu'il aimoit.

Mehemet-Effendi eut lieu d'être extrêmement ſatisfait des honneurs qu'on lui fit en France, à cauſe de ſon caractére & de la juſtice qu'on rendit à ſon mérite particulier. Auſſi ne ceſſa-t-il d'en témoigner ſa reconnoiſſance aux François pendant toute ſa vie.

Les Turcs ayant conclu,

comme on l'a dit, le Traité de Paſſarowitz avec l'Empereur, en 1718. la Porte Ottomane avoit envoyé une Ambaſſade à Vienne. Les Turcs témoins de la magnificence de la Cour de l'Empereur, l'exalterent à leur retour à Conſtantinople, & en parlerent comme d'une choſe avec laquelle rien ne pouvoit entrer en comparaiſon; mais à l'arrivée de Mehemet-Effendi, après ſon Ambaſſade en France, les Turcs changerent bien de ſentimens. L'enthouſiaſme avec lequel cet Ambaſſadeur & ceux de ſa ſuite s'exprimoient ſur tout ce qu'ils avoient vu en France, & les copies de ſa Relation répandues

dans le Sérail & dans la Ville de Conſtantinople, leur donnerent une toute autre idée de la ſplendeur du Royaume : c'eſt ce que nous apprend une lettre du mois de Décembre 1721. écrite au Maréchal de Teſſé, par le Prince de Ragoſki, qui étoit alors à Rodoſto, près de Conſtantinople. On ſera bien-aiſe d'en voir ici un extrait.

» M. de Bonnac m'a confirmé » dans l'opinion que j'avois que » ce Muſulman (Mehemet-Effendi) parle de la France avec » enthouſiaſme, & ſelon les » idées que l'Alcoran lui donne » du ſéjour des Bienheureux. » En effet le Grand Viſir a été » ſi charmé de tout ce qu'il lui

» a rapporté, qu'il dit à l'Am-
» baſſadeur que je viens de
» nommer, qu'il voudroit n'être
» pas Grand Viſir, pour pou-
» voir devenir Ambaſſadeur en
» France. Il faut convenir qu'il
» n'y a jamais eu d'Ambaſſade
» qui ait produit un meilleur
» effet; car les Turcs qui de-
» puis deux cens ans de com-
» merce, n'ont jamais bien con-
» nu la France, ſont aujour-
» d'hui remplis d'idées ſi gran-
» des & ſi glorieuſes, & par
» conſéquent ſi avantageuſes ſur
» ſon ſujet, qu'ils n'égalent pas
» ſeulement la vérité, mais
» qu'ils l'excédent au-delà de
» l'imagination. «

» M. le Marquis de Bonnac
» a eu une audience du Grand

» Visir depuis le retour de Me-
» hemet-Effendi, & a reçu à
» cette occasion des honneurs
» extraordinaires, sur-tout une
» robe magnifique & doublée
» d'hermine. Le Visir a fait as-
» seoir devant lui les Officiers
» des vaisseaux du Roi, qui
» étoient à sa suite, & les a
» fait traiter, avec l'Ambassa-
» deur, par le Capitan Pacha
» son Gendre.......... L'idée
» que la Porte a conçue de la
» grandeur de la France, a bien
» rabatu celle que les Turcs
» avoient eu de la Cour de
» Vienne, depuis la derniere
» paix, &c. «

L'objet principal de l'Ambassade de Mehemet-Effendi étoit de resserrer l'union qui

ſubſiſtoit depuis ſi long-tems entre les deux Empires François & Ottoman ; mais outre cela cet Ambaſſadeur étoit encore chargé de venir aſſûrer le Roi qu'en conſéquence de ſon intervention & de la protection dont Sa Majeſté vouloit bien honorer les Religieux Latins, dépoſitaires des monuments du Chriſtianiſme dans la Paleſtine, Sa Hauteſſe avoit donné tous les commandemens néceſſaires, pour faire ſans délai les réparations de l'Egliſe du Saint Sépulchre de Jéruſalem.

Il y avoit alors trente ans qu'on ſollicitoit ſans pouvoir l'obtenir, la permiſſion de réparer la voûte du principal dôme de cette Egliſe qui menaçoit

ruine. M. le Marquis de Bonnac qui jouiſſoit d'une grande conſidération à la Cour Ottomane, eut le bonheur de réuſſir, malgré la ſuperſtition des Turcs qui défend de réparer les Egliſes des Chrétiens, & malgré les intrigues des Grecs Schiſmatiques, qui ne ceſſoient de faire des préſens aux Grands de la Porte, pour empêcher cette réparation.

Lorſque Mehemet-Effendi fut de retour à Conſtantinople, le Grand Viſir écrivit au Maréchal de Villeroi une lettre, dont la ſouſcription étoit : *Au vénérable & aimable Gouverneur du très-Puiſſant Empereur de France.* Il le remercioit par cette lettre des honneurs rendus à l'illuſtre

Mehemet - Effendi, ainsi que des deux vaisseaux du Roi qui l'avoient ramené ; & par une autre lettre qu'apporta M. le Noir, Interprete du Roi, envoyé en France par le Marquis de Bonnac, il lui demandoit sa protection en faveur de cet Interprete, chargé par le Grand Visir de lui acheter des curiosités à Paris. Mehemet-Effendi ne manqua pas aussi d'écrire à M. de Villeroi, pour lui donner avis de son heureuse arrivée, le priant instamment de lui donner de ses nouvelles & de lui envoyer les estampes promises, qui représentent les Maisons Royales, les jardins, & tout ce qu'ils contiennent de curieux,

Cet Ambaſſadeur depuis ſon retour en Turquie fut toujours conſidéré du Sultan Achmet, & il auroit été élevé aux premieres charges de l'Empire, ſans la fatale révolution qui arriva à Conſtantinople ſur la fin de l'année 1730. & dans laquelle Achmet III. fut dépoſé. Le Sultan Mamouth lui ſuccéda, & le Grand Viſir, Ibrahim Pacha, ayant perdu la vie, Mehemet-Effendi denué du ſecours de ce premier Miniſtre ſon ami & ſon protecteur, fut relégué dans l'iſle de Chypre, dont on lui donna le gouvernement. Il y eſt mort avec la réputation de poſſéder les vertus qui font les Grands hommes.



RELATION DE L'AMBASSADE DE MEHEMET-EFFENDI, *A LA COUR DE FRANCE*, ECRITE PAR LUI-MÊME, ET TRADUITE DU TURC.

AU NOM du Dieu très-miséricordieux.

Louange à Dieu, Maître de l'Univers, bénédiction & salut sur le Prince des Prophetes & des Envoyés de Dieu, sur ses Descendans & sur tous ses Compagnons (a).

(*a*) C'est un titre que les Turcs mettent ordinairement à la tête de leurs écrits.

Le ſujet de cette Relation eſt que,

L'EMPEREUR de France ayant nommé ſuivant l'uſage, l'an de l'Hégire 1128. M. le Marquis de Bonnac pour ſon Ambaſſadeur de réſidence à la Porte, ce Miniſtre qui eſt d'une prudence conſommée, & qui s'eſt acquis une grande réputation par ſon eſprit & par ſon mérite, ſe rendit à la Porte de Félicité, & s'appliqua plus qu'aucun des autres Ambaſſadeurs à affermir l'amitié & la bonne intelligence qui regnent entre les deux Empires. Ses Prédéceſſeurs avoient ſollicité la réparation du Camamé (*a*) du Saint Sépulchre de Jéruſalem, qui menaçoit ruine, & on avoit différé ſous divers prétextes de l'accorder. Mais celui-ci par ſes ſoins & par ſa prudence,

(*a*) Dôme de l'Egliſe du S. Sépulchre.

sçut ménager cette affaire, de maniere que le Très-Haut Empire favorisa ses intentions, & lui donna la permission de faire réparer le Camamé.

De plus l'Empire Musulman n'avoit point encore envoyé d'Ambassadeurs à l'Empereur de France. Jusqu'à présent le Grand Seigneur n'avoit point entretenu de correspondance avec lui; cependant ce Ministre de toutes les affaires, qui commande dans les vastes Etats Ottomans, ce docte & habile Grand Visir, gendre du Roi des Rois, qui n'a pour serviteurs que des Alexandres, (a) Leurs Grandeurs, le très-Généreux Ibrahim, Pacha, Monseigneur, qui désiroit de maintenir une bonne intelligence avec toutes les Cours de

(a) Les Turcs se servent du pluriel en parlant des personnes constituées en dignité.

l'Europe, & ſur-tout de fortifier l'amitié qui unit depuis tant de ſiécles le Très-Haut Empire, & l'Empire François, jugea qu'il ſeroit convenable d'envoyer un Ambaſſadeur en France : il en conféra avec M. le Marquis de Bonnac, qui porté par ſon naturel droit & ſincère à ne rien oublier pour accroître l'amitié des deux Empires, travailla avec vivacité & avec ſuccès à la réuſſite de ce projet ; ainſi l'an de l'Hegire 1133. moi, humble pécheur, fus nommé à l'Ambaſſade de France, avec le titre de Grand Thréſorier. Je vis pluſieurs fois M. le Marquis de Bonnac : il informa amplement ſa Cour de ma miſſion, & fit toutes les diligences néceſſaires pour me faire partir le plutôt qu'il ſeroit poſſible. Il ne ſe trouvoit point dans le Port de Conſtantinople

aucun bâtiment François sur lequel je pûsse m'embarquer. Il en fit venir un de Smyrne, de vingt-six piéces de canons, & je m'embarquai le 4 de la lune de Ziludgé de la même année, un jour de Lundi, qui répondoit au 26 (a) Octobre. Le jour de mon départ fut aussi celui de ma partance : sur le soir nous déployâmes nos voiles vers le lieu de notre destination.

Daigne le Dieu Très-Haut me rendre les vents favorables, afin que je puisse m'acquitter de ma commission, & m'accorder ensuite un heureux retour dans le lieu de ma naissance !

Je commencerai dès aujourd'hui s'il plaît au Dieu Tout-Puissant, à mettre par écrit jour par jour

(a) Il y a une erreur dans ce calcul : car Mehemet-Effendi s'embarqua le 7 Octobre 1720.

tout ce qui m'arrivera, & à décrire les endroits par-où je passerai, & les lieux que je verrai. Que Dieu m'accompagne de sa grace.

La nuit du Vendredi l'air se chargea de nuages, qui furent accompagnés de pluie, & d'une petite tempête, & vers les deux heures (a) lorsque nous fûmes éloignés de Lampsac d'une lieue notre vaisseau s'étant trop approché du rivage, pendant que le Capitaine soupoit, alla échouer. Aussi-tôt il parut sur le bord une tristesse qui ne se peut exprimer, & on commença de crier de tous côtés à l'aide.

Je fis beaucoup (b) de lamentations, mais elles ne firent paroître personne à mon secours, comme si

(a) Huit heures à notre maniere.

(b) Ce sont des Vers Persans que l'Ambassadeur cite ici.

ſous cette voute azurée, il n'y avoit point d'habitans.

Enfin un petit bâtiment qui ſe trouva près de nous, ayant entendu les cris, nous envoya ſa chaloupe, & je fis deſcendre quelques-uns de mes gens, pour faire ſçavoir au Cady (*a*) & au Serdar (*b*) de Lampſaque l'état où nous nous trouvions. Ces deux Officiers informés de notre ſituation, aſſemblerent auſſi-tôt quelques petits bâteaux; mais ne les ayant envoyés qu'au tems de Chefay (*c*),

(*a*) Cady eſt celui qui adminiſtre la juſtice.

(*b*) Serdar eſt une eſpéce de Capitaine d'Infanterie.

(*c*) Il y a parmi les Mahométans quatre prieres différentes, formées par quatre différens Prédicateurs, que les Turcs appellent Imans, dont Chefay eſt le ſecond. Comme ce Prédicateur faiſoit ſa priere du matin, deux heures avant le lever du ſoleil, on appelle ce tems celui de Chefay.

c'eſt-à-dire à deux heures avant le jour, ils ne nous furent d'aucun ſecours ; car ſur les huit heures, pendant que nous attendions avec impatience qu'on vînt nous ſecourir, le vaiſſeau ſe ſecoua pluſieurs fois, & frappant la terre de poupe & de proue, commenca à ſe remuer. Nous nous remîmes auſſitôt à crier, en diſant: Ah, mon Dieu ! le vaiſſeau va ſe briſer, & perſonne n'eſt encore venu à notre ſecours ; notre ſort eſt entre les mains de Dieu. Nous nous étions déja réſignés à la volonté du deſtin, lorſque tout-à-coup les Matelots s'écrierent, bonne nouvelle : le vaiſſeau eſt dégagé, & changerent leurs lamentations en actions de graces. Il faut croire que nous fûmes délivrés par la main des Anges, car nous ne nous imaginions pas pouvoir l'être de cette maniere. Louange à Dieu.

Après que nous nous fûmes tirés de ce péril, nous remîmes à la voile, & vînmes mouiller aux Dardanelles avant trois heures après midi. Nous nous y arrêtâmes trois jours, & le second de la Fête des Sacrifices (a) qui étoit un Lundi,

(a) Les Turcs n'ont que deux Fêtes solemnelles, ils appellent la premiere Buyuk-Bayran, & en Arabe Idy-Ecber, ou bien Idy-Fitra, à cause des aumônes qu'ils sont obligés de faire à cette Fête, pour l'expiation des péchés qu'ils peuvent avoir commis pendant le jeûne du Ramazan. Elle est toujours le premier de la lune de Cheval & ne se fête que trois jours. La seconde s'appelle en Turc Courban-Bayram, c'est-à-dire la Fête des Sacrifices, en mémoire du Sacrifice d'Abraham; & en Arabe Idy-Azu. Elle arrive le dix de la lune de Ziludgé, & est solemnisée durant cinq jours. Les Turcs, dix jours avant ces deux Fêtes, ne doivent point se couper les ongles ni la barbe, ni même entrer dans le bain, à moins d'une nécessité indispensable; mais peu se conforment à ces obligations.

à neuf heures du matin, nous pourſuivîmes notre route. Le vent nous fut favorable juſqu'à l'Iſle de Cerigo ; mais enſuite le vent d'Occident lui ſuccéda : il continua pendant douze jours conſécutifs. Toutefois enfin, avec l'aide du Dieu tout-puiſſant, le 25 de la lune, un jour de Lundi, vers les ſix ou ſept heures du matin, nous arrivâmes devant l'Iſle de Malte, entrâmes dans ſon Port, & y jettâmes l'ancre.

Notre ſéjour dans cette Iſle fut d'une ſemaine entiere. Le trois de la lune de Maharrem, premier jour de la ſuivante, dont le Mercredi étoit le jour de Kaſſim, une eſpéce de vent d'Etoile ayant commencé à ſe lever, nous réſolûmes d'en profiter ; mais comme il ſouffloit directement à l'oppoſite du Port, & que par-là il nous en rendoit la

ſortie fort difficile, nous fûmes obligés de demander aux Maltois des galeres pour nous remorquer. Ils nous en donnerent deux, qui ayant attaché de gros cables à notre vaiſſeau, le tirerent hors du Port.

Le ſoleil étoit prêt à ſe coucher : ce vent d'Etoile nous mena juſques vis-àvis l'Iſle de Linoſa, après quoi il ſe changea en vent noir, & inſenſiblement en vent du Couchant. Cependant malgré tous ces obſtacles, nous vînmes à force de bordées vis-à-vis de l'Iſle de Pantelerie, diſtante de cent cinquante milles, les vagues qui s'élevoient comme des montagnes, achevant d'épuiſer les forces de notre patience. Nous tirâmes vers l'Iſle, & comme elle eſt très-petite & ſans Port, nous paſſâmes derriere, dans l'eſpérance d'y avoir un peu

de repos ; mais nous ne pûmes trouver aucun endroit qui fût à couvert du vent, pour y jetter l'ancre. Fruſtrés ainſi de nos eſpérances, nous fûmes obligés de virer de bord. Il étoit déja nuit, & avant l'eſpace de trois heures, l'agitation des vagues, & la violence du vent nous éloignerent de l'Iſle de dix ou quinze milles ; enfin contraints d'abandonner notre vaiſſeau au gré des vents, nons fîmes une honteuſe retraite ſans voiles & le mât ſec juſques vers Malte.

Le ſixiéme jour de notre départ de cette Iſle, un Dimanche vers le ſoir, nous arrivâmes au Port d'une autre Iſle, appellé Lampedouze, qui eſt à quatre-vingt-dix milles, & y jettâmes l'ancre : c'eſt le 9 de la lune de Maharrem ; ainſi à ce compte nous ne nous éloignâmes de Malte en ſix jours que

de quatre-vingt milles. Cette Isle de Lampedouze a vingt-quatre milles de circuit : c'est un désert qui n'est que pierres. Elle étoit autrefois fort habitée, mais le sabre du défunt Ali Pacha détruisit sa forteresse & la ravagea entiérement. Il n'y a présentement d'autres habitans qu'un Religieux & trois hommes qui vivent des aumônes des passans. On n'y trouve point d'eau courante, mais seulement une citerne que le Religieux a creusée, où l'on peut faire quelque peu d'eau. Son Port contiendroit trois ou quatre vaisseaux.

Le 13 de la même lune, un jour de Jeudi à midi, le vent d'Orient s'éleva par la grace & secours de Dieu, & après avoir mis notre confiance au Tout-Puissant, nous fîmes voile pour continuer notre route. Lorsque nous fûmes à trois

milles de diſtance, & vis-à-vis de Calipia ſur la côte d'Afrique, & du Cap Bourglu (a), nous eûmes le plaiſir de conſidérer la Barbarie avec une lunette d'approche. Delà nous nous avançâmes vers l'Iſle de Sardaigne, & après environ quinze milles de chemin, nous doublâmes les Iſles de Saint Pierre. Nous commençâmes enſuite à voguer en pleine mer, & favoriſés de la Divinité, nous arrivâmes heureuſement à Toulon le 30 de Muharrem, un Vendredi au matin.

Notre vaiſſeau jetta l'ancre au Port des Infirmeries, & ſalua d'onze coups de canon. On nous rendit le ſalut des remparts & des boulevards qui ſont ſur le Port par une décharge de trois cent, après quoi il vint un Capitaine de là

(a) Ce Cap a un autre nom en François.

part du Lieutenant de l'Amiral, pour s'informer de l'état de ma ſanté, & me féliciter ſur mon heureuſe arrivée; il me témoigna la joie que tout le monde en reſſentoit, & me dit qu'on m'attendoit depuis long-tems. J'obſervai que pour me parler il ne fit que s'approcher du vaiſſeau, s'excuſant d'y monter, & en voici la raiſon.

Lorſqu'il y a en France quelque mal contagieux, on eſt fort long-tems ſans communiquer avec ceux qui viennent du déhors; & ſi l'on veut avoir quelqu'entretien enſemble, il faut que ce ſoit ſans ſe toucher. Or dans le tems que j'allai en France, la Ville de Marſeille ſe trouvoit par la permiſſion Divine infectée d'une cruelle peſte, dont il étoit mort quatre-vingt mille ames. Elle s'étoit auſſi répandue dans la Provence, de ſorte

que Toulon qui eſt de cette province, en craignant la communication, ne donnoit un libre accès aux étrangers qu'après vingt, trente & quelquefois quarante jours. Les François appellent ce tems de ſéparation Lazaret (*a*) ou quarantaine.

Sur le ſoir ils apporterent à notre vaiſſeau des préſens de fruits, de confitures, & toutes ſortes d'herbages, & ſe retirerent. Le lendemain, jour de Samedi, l'Intendant, c'eſt-a-dire celui qui eſt prépoſé pour avoir ſoin de la Marine, & faire les affaires du peuple, vint auſſi lui-même dans un canot, & après m'avoir fait ſon compliment d'auprès du vaiſſeau, & s'étant excuſé de ce qu'il ne pouvoit point communiquer, il me

(*a*) Les Turcs diſent Nazareto, de l'Italien, au lieu de Lazaret.

pria

pria de lui pardonner si le jour précédent il avoit manqué à cause du mauvais tems à me venir féliciter en personne sur mon arrivée. Il me dit ensuite qu'il m'avoit fait préparer le Jardin du Roi qui étoit aux portes de la Ville, & qu'il espéreroit que j'honorerois Toulon de ma présence. Il finit par me donner mille louanges d'amitié & d'affection.

C'étoit lui qui étoit chargé de remplir à mon égard les devoirs de l'hospitalité; car un mois avant mon arrivée, on lui avoit fait sçavoir de Paris que je devois venir, & on lui avoit en même tems envoyé des ordres exprès de me recevoir avec toutes sortes d'honneurs.

Après que l'Intendant s'en fut retourné, il m'envoya le même Canot doré dans lequel il étoit venu; mais les Mariniers qui étoient

dedans l'amarerent à côté de notre vaiſſeau, & me dirent que comme ils ne pouvoient point communiquer avec nous, il falloit que j'y fiſſe entrer de nos Matelots pour me mener.

Je fis partir avant moi la chalouppe de notre vaiſſeau avec quelques hardes & quelques Tchoadars (a). J'envoyai auſſi deux harnois; & mon Ecuyer fit préparer avant que je deſcendiſſe à terre, deux chevaux qu'on lui remit.

Sur les trois heures après midi, je montai dans de Canot de l'Intendant pour aller à la Ville, & paſſant le long de l'Arcenal, je vins deſcendre à l'Echelle (b) ſur

(a) Ce ſont proprement des Laquais, mais la ſignification de leur nom eſt Porte-Manteau.

(b) Les Turcs nomment Echelle tout endroit ou l'on débarque.

laquelle étoient rangés en haie les premiers Capitaines & d'autres Officiers qui étoient venus pour me recevoir. Je leur fis beaucoup d'honnêtetés, après quoi mon fils monta sur l'un des deux chevaux qu'on avoit préparé, & moi le (a) pauvre sur l'autre. Nous allâmes au Jardin du Roi, accompagnés de nos Tchoadars. Les Troupes sous les armes étoient rangées à nos côtés ; les Musiciens de la Marine avec leurs instrumens particuliers, comme trompettes, tambours, fifres, jouoient, partagés par troupes, & des milliers de personnes nous suivoient à droite & à gauche. Nous arrivâmes avec tout ce cortege au Jardin du Roi. On me fit encore en cet endroit

(a) C'est une expression d'humilité dont se servent les Musulmans en parlant d'eux-mêmes.

une grande salve de coups de canons, & lorsque j'entrai dans le Palais, l'Intendant vint au devant de moi au haut de l'escalier, & me combla d'honnêtetés, sans cependant approcher de moi. Je passai après cela dans mon appartement, & lui se retira à sa maison.

Le lendemain il fut question d'examiner qu'elle route je prendrois pour me rendre à Paris. On me représenta que les passages de terre étoient fermés à cause de la contagion ; & que chacun ayant abandonné son pays pour se retirer en quelqu'endroit, on auroit beaucoup de peine à trouver des provisions ; que les Messagers même qui alloient & venoient de Paris, étoient obligés, pour ne point passer au milieu de la peste, de faire le tour de la Province par ses frontieres, quoique cela allongeât

de beaucoup leur chemin. C'eſt pour ces raiſons, ajoûta-t-on, & pour la plus grande commodité de Vos Excellences, qu'on nous a ordonné expreſſément de les (*a*) faire embarquer ſur nos bâtimens pour les tranſporter à la Ville de Cette, diſtante de cent cinquante milles dans la Province de Languedoc vers le Couchant. Le Gentilhomme qu'on a commandé pour avoir ſoin de tout ce qui eſt néceſſaire à Vos Excellences, eſt arrivé en cette Ville avec des carroſſes exprès, des chevaux & autres bêtes de charge, & les y attend actuellement. De plus, comme la Province de Languedoc eſt nette, vous y paſſerez heureuſement & commodément. Que ſi malgré cela

(*a*) Les Turcs ſe ſervent ſouvent du plurier au lieu du ſingulier; par diſtinction.

Vos Excellences, sans vouloir entendre parler de la route de mer, vouloient absolument prendre celle de terre, il sera nécessaire d'en écrire à Paris, & les passages étant fermés, de faire de grands préparatifs de chevaux, de bêtes de charge & des provisions de bouche. Ces préparatifs & les réponses de Paris que nous serons obligés d'attendre, consumeront beaucoup de tems; au reste vos Excellences n'ont qu'à ordonner.

Je fis mes réflexions là-dessus, & je considérai que si l'état des choses étoit effectivement tel qu'on me l'exposoit, je me causerois beaucoup d'incommodités à moi-même, & donnerois beaucoup d'embarras aux François, en prenant le parti de faire mon voyage par terre; ainsi je consentis à le faire par mer.

On délibéra enſuite ſur le parti que j'avois pris. A l'entrée du mois de Décembre, dit-on, on n'eſt point à l'abri des tempêtes ſur mer; & par conſéquent il faut cottoyer les terres, ce qu'un vaiſſeau ne ſçauroit faire; ainſi il vaut mieux ſe ſervir de petits bâtimens, avec leſquels, s'il ſurvient un mauvais tems on peut entrer dans un Port. De plus la route de Toulon à Cette eſt fort difficile, même en été; à cauſe des endroits bas, & des épanchemens d'eau qui y ſont en grand nombre.

On arma enfin ſept bâtimens conſtruits à peu près comme des barques, & que les François appellent tartannes, & on fit exprès pour moi dans celle où je devois m'embarquer, une chambre dorée. Le plus vieux Capitaine du département, homme très-expérimenté,

fut nommé pour la commander. On y fit monter outre cela un Pilote du Roi, qui étoit très-entendu dans la navigation. On mit aussi sur chacune des autres un Lieutenant, un Enseigne, & dix Soldats.

Il y avoit plusieurs François & Anglois à Toulon, qui étoient venus dans cette Isle, pour passer de-là à Paris, mais que les passages fermés y retenoient depuis sept à huit mois. Ils vinrent me prier de leur permettre de m'accompagner. Je le fis sçavoir à l'Intendant qui l'agréa, & ils s'embarquerent environ au nombre de quinze personnes sur nos tartannes. M. de Fienne, premier Interprete du Roi se joignit aussi à nous. Il avoit été envoyé ci-devant à Alger, avec un Ambassadeur de Sa Majesté, pour renouveller la paix. Après avoir fini sa négociation, il étoit revenu

dans

dans le Royaume avant mon arrivée à Toulon & cherchoit le moyen de paſſer à Paris. Comme j'avois pris ſous ma protection les quinze François ou Anglois, on eut attention de leur donner auſſi leur taïn, ou ſubſiſtance journaliere.

Tous les préparatifs étant faits le dix de la lune de l'heureux Sefer un jour de Mardi, le vent paroiſſant aſſez favorable, je m'embarquai ſur les tartannes, après m'être recommandé à Dieu. Nous paſſâmes cette nuit-là & le jour ſuivant à la rade ; mais la nuit du Jeudi, le vent s'étant mis au beau, nous fîmes voile vers le minuit, & nous vînmes mouiller après midi à la Tour de Bouc ; où le vent contraire nous retint quatre jours.

La nuit du Lundi nous remîmes à la voile avec un vent favorable, & nous arrivâmes avec le ſecours

de Dieu, sur les trois heures après midi à la Ville de Cette. D'abord l'Intendant de la Ville vint aborder ma tartanne, & après m'avoir félicité sur mon heureuse arrivée, il me dit qu'il m'avoit fait préparer un Palais, & qu'il auroit soin de me procurer aussi d'autres bâtimens, pour m'embarquer le lendemain matin.

L'endroit qu'on m'avoit destiné pour faire ma quarantaine étoit une vieille Église ruinée dans une petite Isle, distante de trois lieues & vis-à-vis de la Ville de Montpellier. Ce lieu séparé de la terre ferme, est hors de toute communication, & inhabité; ainsi il parut fort propre aux François, qui prenoient pour-lors de très-grandes précautions contre la contagion.

Je m'embarquai le lendemain matin sur les bâtimens qu'on m'a-

voit préparés, pour m'y rendre avec toute ma ſuite & mes équipages. J'arrivai à trois heures après midi : on ne ſçauroit être plus ſurpris que je le fus de me voir en cet endroit. Je m'abandonnai à mille ſortes de penſées & de réflexions ; mais comme il auroit été difficile de revenir ſur ſes pas, je ne trouvai point de meilleur parti que celui de baiſer le bas de la robe de la patience.

Le Duc de Roquelaure, Gouverneur de la Province de Languedoc, faiſoit ſa réſidence à Montpellier, qui n'étant éloigné que de trois lieues de notre Iſle, ſe voyoit fort bien de notre Egliſe. Il m'écrivit une lettre, par laquelle il me félicitoit ſur mon arrivée, & me faiſoit de grandes excuſes de ce que mon logement n'étoit pas auſſi convenable qu'on auroit ſou-

haité. Il envoya auſſi un Cavalier pour nous fournir nos taïns, & avoir ſoin de tout ce qui nous ſeroit néceſſaire. Je le trouvai déja tout prêt avec toutes ſortes de proviſions, en arrivant, & le Gentilhomme qui devoit me conduire à Paris, arriva une ſemaine après.

Je reſtai les quarante jours complets dans ma petite Iſle, & après ce terme, on prépara de nouveau des bâtimens, pour me faire continuer mon voyage par le canal de Languedoc. Je ne dirai ici que deux mots de ce canal, me réſervant à en parler plus amplement dans la ſuite. C'eſt une riviere qu'on a formée de pluſieurs autres, pour la plus grande commodité des Marchands & des Voyageurs. Elle tombe dans la Garonne, qui après avoir coulé juſqu'à la Ville

de Bordeaux ſe jette dans la mer Océanne.

Le Gentilhomme qui avoit été commandé pour me conduire à Paris, n'étoit pas encore venu me voir. Il me fit dire pour-lors, je ſuis prépoſé pour ſervir Vos Excellences, & je ſuis en même tems chargé de la part de mon Roi, de les ſaluer & de les féliciter ſur leur heureuſe arrivée. Les François appellent ces ſortes de ſaluts complimens. Vous pourrez, s'il plaît à Dieu, vous embarquer demain, & vous arrêter pour dîner à Frontignan qui eſt ſur le chemin, & où l'on vous a préparé un endroit. Je m'y rendrai auſſi pour vous préſenter les ſaluts de Sa Majeſté: cependant comme la coutume eſt qu'on faſſe beaucoup d'honneurs aux perſonnes qui portent un compliment de la part du Roi, en

considération de celui qui les envoye, je vous prie d'obſerver cet uſage à mon égard ; vous pouvez être aſſuré que déſormais je mettrai tous mes ſoins à bien ſervir Vos Excellences. De mon côté je promis de lui faire toutes les honnêtetés convenables, & le vingt-ſix de la lune de Rebuil-Eurel, un jour de Samedi, je m'embarquai de grand matin. Lorſque j'arrivai à Frontignan, je trouvai à la ſortie de mon bâtiment un carroſſe dans lequel je montai, pour me rendre au logis qu'on m'avoit préparé. Je n'y fus pas plutôt, que le Gentilhomme y vint en habit de cérémonie. Je me levai par conſidération pour le Roi, j'allai au-devant de lui ; & je lui fis toutes les honnêtetés poſſibles. Après que nous nous fûmes aſſis vis-à-vis l'un de l'autre, il commença à me parler ainſi :

L'Empereur de France mon Maître, ayant appris l'heureuſe arrivée de Vos Très-Puiſſantes & de Vos Très-Fortunées Excellences dans ſes États, en a conçu une ſi grande joie, qu'il a envoyé de trente journées loin votre ſerviteur, Gentilhomme de ſa Cour, à leur rencontre, pour les féliciter. Cette Ambaſſade ne ſçauroit manquer d'affermir l'ancienne amitié & la bonne intelligence qui regnent depuis long-tems entre les deux Empires, puiſqu'on a choiſi pour la remplir une perſonne auſſi diſtinguée que Vos Très-Fortunées Excellences. Sa Majeſté n'ignore point l'eſtime & la conſidération que le Très-Haut Empire a pour Elle, & le haut rang qu'elles y tiennent; & leur nom eſt ſi renommé & ſi eſtimé par tout le monde, qu'on ne pouvoit

envoyer en Ambaſſade une perſonne qui fût plus agréable qu'Elles. Les ordres que moi votre ſerviteur ai reçu de l'Empereur de France, mon Maître, ſont de déclarer à Vos très-Fortunées Excellences combien il les honore, & de leur procurer toutes ſortes d'agrémens, en échange des incommodités inſéparables des voyages. Elles verront s'il plaît au Dieu Tout-Puiſſant, que je travaillerai de cœur & d'ame à remplir les intentions de Sa Majeſté, animé ſur-tout par l'avantage que j'aurai de contempler face à face votre Noble Perſonne, & votre bon naturel.

Il finit là ſon diſcours, & on dreſſa en même tems la table qui étoit ſervie de pluſieurs ſortes de confitures. Après que nous eûmes un peu mangé, les Conſuls de la

Ville, & les Grands du Pays vinrent me faire de très-longs complimens ſur mon arrivée, & les accompagnerent de préſens de fruits & de confitures. Le Roi avoit donné ordre que par tous les endroits où je paſſerois, les Grands du Païs & les Conſuls vinſſent me féliciter ſur mon arrivée, & me portaſſent des préſens de fruits & de confitures (*a*).

Au ſortir de la table, je me rembarquai pour retourner à Cette. Lorſque j'y arrivai, j'y trouvai en deſcendant à terre un carroſſe tout prêt que le Duc de Roquelaure avoit envoyé de Montpellier. Je montai dedans au bruit de tou-

(*a*) Les répétitions comme celle qui eſt ici, ſont fort fréquentes dans toute la Relation; mais comme elles ſont du goût Oriental, la fidélité du Traducteur a demandé qu'on ne les ſupprimât point.

te l'artillerie de la forteresse. La garnison sous les armes avec ses Capitaines & ses instrumens de guerre étoit rangée jusqu'au Palais où je devois aller loger. Je m'y rendis en promenant mes yeux sur une multitude innombrable d'hommes, & sur-tout de femmes. Ce Palais étoit une grande sucrerie bâtie de pierres de tailles, qui avoit coûté des centaines de bourses à construire. Aussi-tôt le Gouverneur de la forteresse, les Grands du Pays & les Consuls vinrent me porter de petits présens, & me faire encore de très-longs complimens pour me marquer la grande joie qu'ils avoient de mon arrivée. Après cela les femmes commencerent à venir par troupes de dix ou de quinze, & ne discontinuerent point jusqu'à cinq heures après le coucher du soleil, car toutes les

Dames de qualité des environs, & particuliérement de Montpellier s'étoient assemblées à Cette pour me voir.

En France les hommes ont beaucoup de respect pour le sexe : les plus grands Seigneurs feront des honnêtetés incroyables aux femmes du plus bas état, de sorte que les femmes font ce qu'elles veulent, & vont en tel lieu qu'il leur plaît ; leurs commandemens passent par-tout. On dit aussi que la France est leur paradis, parce qu'elles y vivent libres de toute peine & de tout soin, & que quelque chose qu'elles puissent désirer, elles l'obtiennent facilement.

Je me rembarquai le Dimanche matin, & pris ma route sur le canal.

Ce que les François appellent

canal, eſt une riviere formée des eaux des environs qu'ils ont aſſemblées. Les Marchands & les Voyageurs étoient obligés auparavant de prendre la voie de mer qui étoit fort longue, ou bien celle de terre qui étoit fort incommode & de grande dépenſe. Pour leur applanir ces difficultés, en abrégeant le chemin, & en leur procurant un moyen commode d'aller & de venir, on a employé des milliers de bourſes à la conſtruction de ce canal. On a eu en même tems en vue les profits conſidérables qu'on retireroit des impôts & des douanes, à cauſe de la quantité de monde qui ſe ſerviroit de cette voie par laquelle on va préſentement, avec des bâtimens faits exprès de la mer Méditerranée à la mer Océane, en paſſant à travers les Villes & les Villages ſans

mettre pied à terre. L'utilité & les avantages qu'on trouve dans ce canal ſont au-deſſus de tout ce qu'on pouvoit eſpérer : mais auſſi on dit qu'on ne ſçauroit croire ce qu'on y a dépenſé. Véritablement on n'en a pu venir à bout que par des ouvrages immenſes ; car comme du niveau de la riviere d'Agde, juſqu'à un endroit qu'on appelle le mont Naurouze, il y avoit cent vingt pieds de hauteur, & qu'il étoit impoſſible d'y faire monter les barques, il a fallu bâtir des écluſes de pierre qui en peuvent contenir trois ou quatre à la fois.

Ces écluſes ont des deux côtés de fortes portes. Lorſqu'un bâtiment y eſt entré, la porte qu'il laiſſe derriere ſe ferme. Celle de devant a deux trous fermés par des vis, & arrête l'eau de la riviere qui eſt devant elle. Cette eau eſt de

deux pieds plus haute que le niveau de celle de l'écluſe où eſt entrée la barque. On tourne ces vis, & l'eau commençant à couler dans l'écluſe par les deux trous; la remplit en moins d'un quart d'heure, & fait élever le bâtiment à la hauteur néceſſaire : pour-lors on ouvre la porte de devant, & la barque pourſuit ſon chemin comme auparavant. Ces barques ſont tirées du rivage par deux ou trois mulets, au moyen d'un long cable qu'on y attache. Il faut paſſer par quatre-vingt écluſes ſemblables pour parvenir juſqu'au mont Naurouze. On commence enſuite à deſcendre, & vingt-quatre écluſes vous menent à Toulouſe.

Outre la conſtruction de ces écluſes, on a été obligé de diviſer par des chauſſées, & par je ne ſçai combien d'autres machines

plusieurs rivieres qui coulent à droite & à gauche sur le chemin du canal, & qui en auroient pu gâter la disposition : de cette maniere elle n'en a été nullement endommagée.

Il s'est encore trouvé d'autres rivieres plus basses que celle du canal. On y a jetté de grands ponts pour donner cours à ses eaux, de sorte que l'on passe sur les ponts avec les barques, sans que cela empêche une grande riviere de couler en même tems par-dessous.

Mais ces travaux ne sont rien en comparaison de ce qu'il a fallu faire pour percer une montagne qui s'opposoit au cours de cette riviere artificielle. Ce n'est qu'avec des peines infinies qu'on est venu à bout d'y faire une route de pierres qui a deux cent pieds de longueur, & au moyen de laquelle

on passe sur le canal par-dessous la montagne. De plus, lorsqu'on fit ce canal, on fut obligé de couper & de rompre beaucoup de chemins à droite & à gauche, pour faire après cela un chemin aux bestiaux, aux voitures, & aux voyageurs. On a bâti des ponts fort élevés, avec des arcades fort larges, sous lesquelles les bâtimens passent. On voit facilement par tout cela qu'un tel ouvrage ne peut avoir été fait qu'avec de très-grandes dépenses. Il mérite d'être mis au nombre des merveilles du monde, & il faut l'avoir vu pour en écrire & en parler pertinemment.

Je reviens présentement à ma route. J'arrivai sur le soir à la Ville d'Agde, où je passai par une écluse. Au sortir de ma barque, je me rendis au logis qu'on m'avoit pré-

paré

paré dans la Ville. Les Grands du Pays, & les Consuls ne manquerent pas de me visiter, & de m'apporter de petits présens. Comme cette Ville est un Port de la mer Méditerannée, il y avoit beaucoup de bâtimens; c'est sans doute aussi à cause de cela qu'elle est fort peuplée. Son Port a un Capitaine particulier.

Le lendemain je me rembarquai sur le canal: je passai par les écluses dont je viens de parler. Tous les soirs je logeai dans des Bourgs ou des Villages. Enfin j'arrivai heureusement à Toulouse le quatriéme de la lune de Rebiulakir, qui étoit un Samedi.

Les François étoient si curieux de me voir que lorsque j'étois sur le canal; il en venoit de quatre ou cinq lieues à la ronde, pour me regarder passer du rivage. Ils se

preſſoient quelquefois ſi fort par l'envie d'être les uns devant les autres, qu'il en tomboit dans l'eau. Lorſque je débarquai à une Ville qu'on nomme Poix, il y avoit ſur le rivage une ſi grande foule de monde, que les ſoldats ayant voulu les repouſſer, & ne trouvant point d'eſpace pour reculer, un d'entr'eux tua un homme d'un coup de bayonnette. Le frere de celui qui avoit été tué, s'avança auſſi-tôt avec impétuoſité en criant. Le même ſoldat le frapa auſſi, & lui fit une bleſſure dont il mourut la même nuit.

Le canal ſe mêle avec le fleuve de la Garonne, en paſſant devant Toulouſe, & finit là.

Lorſque je fus donc arrivé à Toulouſe, je montai en carroſſe au ſortir de ma barque, pour aller au logis qu'on m'avoit préparé.

Cette Ville eſt très-grande, mais un peu ruinée. Comme ce n'eſt point autrement une Ville de commerce, elle n'eſt point fort peuplée, quoiqu'elle ſoit très-renommée parmi les François.

Elle a privilége de ne point recevoir garniſon du Roi. C'eſt pour cela que les cinquante ſoldats, leurs Capitaines & leurs Enſeignes qui m'avoient accompagné depuis Toulon prirent congé de moi aux portes de la Ville, & s'en retournerent. Deux autres Compagnies de la Milice de la Ville, paſſerent devant moi pour me conduire à mon logis.

Comme on ſe ſert ſur la Garonne de bâtimens différens de ceux du canal, je fus obligé de reſter trois jours à Toulouſe, pour donner le tems de débarquer mes équipages de ces derniers. Cette

Ville eſt le ſiége du Parlement de la Province du Languedoc. Le Chef de cette Compagnie qu'on appelle Préſident ne me rendit point viſite à cauſe de la haute dignité qu'il occupoit ; mais ſon épouſe & ſa fille ne s'en firent point ſcrupule. La diſpute qu'il y a entre lui & le Gouverneur de la Province, a obligé celui-ci de choiſir Montpellier pour le lieu de ſa réſidence. Les Grands de la Ville & les Conſuls vinrent me voir à l'ordinaire, les gens de qualité & les Gentilshommes y vinrent auſſi ; mais les femmes ſurtout ne purent ni repoſer ni demeurer en place un moment pendant les trois jours de mon ſéjour. Le Gouverneur de la Province de Bordeaux envoya à Toulouſe un de ſes gens au-devant de moi, pour me féliciter ſur mon heureuſe ar-

rivée. Cet homme s'acquitta de sa commission, & signifia en venant aux habitans de tous les Bourgs & Villages qui sont sur le fleuve de la Garonne que l'ordre de son Maître étoit que lorsque l'Ambassadeur Ottoman passeroit, ils eussent à s'empresser d'aller au devant de lui pour le complimenter. Le Gouverneur étoit un fils naturel du défunt Roi Jacques d'Angleterre, & on l'appelloit le Maréchal-Duc de Barwic, parce qu'il avoit été honoré de la dignité de Maréchal de France, à l'occasion de la derniere guerre de la France avec l'Espagne (a); car les personnes de la premiere distinction de France n'ayant pas voulu accep-

(a) L'Ambassadeur a été mal informé : le Duc de Barwic avoit obtenu le bâton de Maréchal de France avant la guerre d'Espagne.

ter le commandement de l'Armée, on le donna avec le bâton de Maréchal au Duc de Barwic, parce qu'il étoit Anglois. Ce Duc alla faire la guerre en Eſpagne, & ayant commandé l'Armée en véritable pere de ſes Troupes, il s'acquit la réputation d'homme de conſeil & de prévoyance.

Le Mercredi au matin les bâtimens ſur leſquels je devois m'embarquer étant prêts, je montai en carroſſe : la milice de la Ville paſſa devant moi en ordre, & m'accompagna juſqu'aux portes de la Ville où elle me ſalua ſans paſſer plus avant. En même tems une compagnie de ſoldats, avec ſon Capitaine & ſon Enſeigne, qui étoit ordonnée par le Maréchal prit ſa place, & m'ayant conduit à l'échelle, je m'embarquai de nouveau, pour continuer mon

voyage ſur la Garonne.

Dans tous les endroits où je logeois ſur cette route, les Grands des Bourgs & des Villages qui ſont ſur le fleuve, ne manquoient point de venir aborder mon bâtiment avec des petits bateaux pour me féliciter. Le Samedi qui étoit le quatriéme jour de mon départ de Toulouſe, j'arrivai heureuſement à la Ville de Bordeaux. Au ſortir de mon bâtiment, je montai en carroſſe, & j'entrai dans Bordeaux. Comme c'eſt une Ville libre de même que Toulouſe, les ſoldats reſterent dehors. Pluſieurs Compagnies de la Milice de la Ville avec leurs Capitaines paſſerent devant moi, & me conduiſirent en pompe à mon logis. Le reſte de la Milice étoit ſous les armes, & rangée en haie pour me ſaluer.

De toutes les Villes que j'ai vues

en France, il n'y en a point qui mérite d'être comparée à Bordeaux. Ses bâtimens font très-beaux, sa situation charmante, sa vue très-agréable ; elle est aussi très-peuplée. Le fleuve de la Garonne se trouve si large devant la Ville, qu'il ressemble au Port de Constantinople ; & comme la mer Océane n'est distante que de vingt lieues, des vaisseaux de quarante piéces de canon viennent y mouiller. Il falloit qu'il y eût à mon passage cinq ou six cens bâtimens, tant navires, barques ; que vaisseaux de la mer Océane, qui me saluerent lorsque j'arrivai, de même que lorsque je partis. En été il s'y rassemble jusqu'à deux mille voiles. Comme il se fait par-là un très-grand commerce dans cette Ville, il y a beaucoup de Marchands. La plûpart de ses habitans sont

fort

fort riches. J'eus la ſatisfaction d'y voir le flux & le reflux de la mer Océane, dont j'avois entendu parler. Il arrive deux fois en vingt-quatre heures: le reflux dure cinq heures, & le flux ſept. Celui ci monte juſqu'à quatre ou cinq lieues au-deſſus de Bordeaux, en refoulant le cours de la Garonne, qui enſuite dans le tems du reflux coule avec beaucoup de vîteſſe & de rapidité vers la mer. Je vis de mes propres yeux les eaux du fleuve augmenter & diminuer d'un pied. Les bâtimens qui ſe trouvent auprès du rivage dans le tems du reflux reſtent à ſec, & ſe relevent enſuite ſur l'eau, avec le reflux comme auparavant de ſorte que ceux qui vont & viennent, attendent le tems du flux ou du reflux, pour partir avec le courant; enfin c'eſt une merveille qu'il faut voir pour la croire,

Après que je me fus rendu à mon logis, les Grands du Pais & les Consuls vinrent avec des présens me féliciter sur mon heureuse arrivée, & me témoigner la joie qu'ils en ressentoient. Les Gentilshommes & les Dames me rendirent aussi visite successivement ; mais le Maréchal auroit cru blesser sa dignité de Duc & de Fils de Roi, s'il avoit fait la même chose. Il se contenta de m'envoyer son Intendant ; & le lendemain je lui envoyai pareillement le mien, pour s'informer de l'état de sa santé. Cependant sa femme & sa fille vinrent me voir. L'Intendant de la Province suivit l'exemple du Gouverneur, de même que le Premier Président du Parlement qui est dans cette Ville : cela n'empêcha pas que je n'eusse la visite de tous les Conseillers.

On me vanta beaucoup la forteresse de Bordeaux: on me dit qu'il y en a peu de semblables dans la France, qu'elle méritoit d'être vue, & que si je la voyois, elle auroit mon approbation. Tout cela ne tendoit qu'à m'engager à y aller; mais comme nous étions dans l'hyver, il arriva par la permission de Dieu qu'il tomba de la neige. Cela me fournit une défaite, & je dis que ce n'étoit point un tems convenable pour une promenade. Cependant le lendemain le tems s'étant remis un peu au beau, le Gentilhomme, le Drogman & tous les autres revinrent à la charge, & redoublerent leurs efforts en me disant que comme cette forteresse commandoit le Port, j'aurois le plaisir de le découvrir entiérement de-là. Je m'y rendis enfin, & pensant qu'il y devoit avoir

là-dedans quelque myftere, je confentis à y aller. Ils me dirent auffitôt qu'ils alloient ordonner que les carroffes fuffent prêts dans deux heures, & faire avertir le Gouverneur du Château, afin qu'il fît préparer les canons. Environ vers les trois heures après midi, on vint me dire que les carroffes étoient prêts; j'y montai, & je me mis en chemin.

Cette forterefle eft bâtie hors la Ville, fur le bord du fleuve. Elle eft d'une très-belle conftruction & très-forte. Lorfque j'y arrivai, on me falua d'une grande décharge de coups de canon, & je montai à l'appartement du Gouverneur. Il y avoit fur le haut de la forterefle un jardin charmant avec un pavillon qui a vue fur toute la Ville & fur tout le Port. Je fus m'y affeoir, & j'eus le plai-

ſir de découvrir le Port & les bâtimens, & juſqu'où alloit le flux & le reflux. Je me promenai enſuite dans le jardin. Le Gouverneur qui ſe rencontra Fleuriſte, avoit élevé beaucoup de renoncules de graine, & il y en avoit déja pour-lors quatre doubles d'ouvertes qu'il coupa pour me les préſenter. Les boutons paroiſſoient auſſi à la plûpart des autres; mais on ſera encore plus ſurpris lorſque je dirai que depuis mon arrivée à Toulon, dans tous les endroits par où j'ai paſſé pour venir à Bordeaux, on m'apportoit des fleurs de Printems, comme des hyacintes, des violettes, &c. Il eſt certain qu'en Turquie on n'a point de ces ſortes de fleurs dans ce tems-là.

Lorſque j'eus parcouru le jardin, je voulus m'en retourner; mais on me dit, il y a encore une chambre

magnifique dans la forteresse, n'iriez-vous pas la voir? De plus, le Maréchal qui est venu vous y attend. Je ne pouvois m'excuser; ainsi j'y allai. Cette chambre étoit peinte de visages d'Anges. Lorsque j'y entrai, le Maréchal se leva, vint au-devant de moi, & me fit beaucoup de démonstrations d'amitié & d'affection : nous nous assîmes ensuite vis-à-vis l'un de l'autre sur des chaises, & les visages d'Anges nous environnerent. On nous porta le caffé, le sorbet & les confitures, & nous nous rafraîchîmes. Un peu après cela le Maréchal me pria de l'excuser si on avoit manqué en quelque chose aux honneurs qui m'étoient dûs. Je lui témoignai aussi de mon côté ma reconnoissance, & je le remerciai des obligations que je lui avois. Nous prîmes sur cela congé l'un

de l'autre, & je m'en revins à mon logis.

Le Maréchal qui n'avoit jamais encore vu de Turcs, avoit fort souhaité de me voir ; mais comme sa dignité ne lui permettoit point de me rendre visite, il craignoit aussi que s'il m'invitoit à aller chez lui, je ne le refusasse. Pour concilier ces deux difficultés, on imagina la partie de promenade de la forteresse. Voilà la véritable raison pour laquelle on me pressoit si fort d'y aller.

Je m'arrêtai trois jours à Bordeaux, parce qu'il falloit encore y changer de bâtimens, & le Mardi matin, je m'embarquai dans la propre barque du Maréchal, qu'il avoit fait préparer pour moi. Je pris la route de Blaye, & comme la Ville de Bordeaux est du côté de l'Espagne, je passai à la

rive oppofée du fleuve. Il y a fept lieues de la Ville de Bordeaux à celle de Blaye ; mais j'y arrivai heureufement en moins de trois heures, parce qu'étant parti avec le flux, je profitai de la rapidité du courant du fleuve.

A la fortie de ma barque, je trouvai douze chevaux de main harnachés royalement qu'on m'avoit envoyés avec un Gentilhomme, Ecuyer du Roi. Il y en avoit un dont le harnois étoit garni d'or & de pierreries. Outre ce cheval, on avoit encore envoyé un carroffe qui étoit auffi au bord du fleuve. On m'offrit de choifir ce qu'il me plairoit ; mais le froid & le tems qui étoit porté à la pluie ne me laifferent point balancer. Je montai en carroffe, & je pris le chemin de mon logis, où je me rendis en pompe, ayant les Troupes

de la forteresse & de la Ville rangées à mes côtés. Je trouvai en cette Ville les personnes qui étoient venues pour me conduire à Paris. Elles m'y attendoient avec tous les préparatifs nécessaires pour mon voyage.

J'étoîs venu jusques-là par eau, & comme mes gens n'étoient pas fort à leur aise dans les bâtimens qu'on nous donnoit, nous avions un peu souffert ; c'est pourquoi je dís au Gentilhomme que graces à Dieu mon voyage par eau étoit fini, & que désormais j'irois par terre ; qu'il voyoit la saison où nous étions ; qu'ainsi il eût soin d'avoir de bons chevaux de monture, & de bons chariots, parce que je voulois que mes gens fussent commodément. On a envoyé, me répondit-il, des carrosses exprès de Paris, & on préparera autant

de chevaux de monture qu'il ſera néceſſaire ; mais comme Vos Excellences ont un grand équipage, & que la ſaiſon eſt fort vilaine ; je crains que ſi nous faiſons charier le tout avec nous, il ne nous arrête beaucoup en chemin à cauſe des boues ; ainſi qu'elles me remettent les hardes qui leur ſont abſolument néceſſaires, & certaines proviſions, je les leur rendrai à Paris, s'il plaît au Tout-Puiſſant, dans le même état que je les aurai reçues. J'approuvai ſon ſentiment, & je lui remis entre les mains plus de la moitié de mes équipages. On les chargea ſur un bâtiment qui ſe trouvoit à Blaye, qu'on noliſa pour aller au Hâvre de Grace, Port à quatre journées de Paris. Pour moi, je fus obligé de reſter un jour dans cette Ville, pour mettre en ordre le

bagage que j'avois gardé avec moi.

Le dix-feptiéme de la lune de Rebiul Akir, un jour de Vendredi, je tournai bride du côté de ma deftination, je vins en cinq heures à un petit Village qu'on appelle Petitmort, de-là encore en cinq heures au Village de Pons, & de Pons en quatre heures à la Ville de Xaintes qui eft fort grande & fort peuplée. Les mauvais chemins que nous eumes jufques-là nous firent beaucoup fouffrir : tout mon équipage fut mouillé & perdu de boue, & pour comble de malheurs les chariots de charge ne purent point nous fuivre, ce qui m'obligea de refter deux jours à Xaintes pour les attendre.

De Xaintes j'allai en cinq heures à la Ville de Saint Jean d'Angeli : de-là en quatre heutes à un Village

appellé Berjou ; de Berjou aussi en quatre heures à Chinai, qui est un autre petit Village : de Chinai en sept heures à la petite Ville de Luzignan, & de Luzignan en cinq heures à Poitiers, Ville fort grande, où je séjournai un jour. Je ne sçaurois dire ce que nous essuyâmes de peine : nous nous rencontrions à faire un voyage de terre dans l'hyver : nous avions des chemins impraticables : les carrosses étoient surchargés : mes gens fort mal montés; & ensuite par surcroît d'infortune très-mal logés.

La Ville de Poitiers est environnée de murailles ; mais son Château est ruiné de vieillesse. Il n'y a point de beaux bâtimens, & je vis fort peu de maisons qui fussent passables. Il n'y a pas non plus beaucoup de Noblesse : la plûpart de ses Habitans sont des gens de peu

de chofe, & fort pauvres. Ils firent de grandes réjouiffances à mon arrivée, & les Troupes de la Ville avec un Régiment qui s'y trouvoit pour-lors en quartier d'hyver, fe rangerent fous les armes depuis hors des murailles de la Ville, jufqu'à mon logis.

Dans toutes les Villes & forteresfes où je paffois, on envoyoit toujours une troupe de Soldats une lieue au-devant de moi. Lorfque j'étois arrivé à la Ville, ils me conduifoient en pompe à mon logis, où les Grands du Pays, de même que les Confuls venoient me féliciter fur mon heureufe arrivée, & me portoient des fruits & des confitures. Il y avoit toujours fur mon chemin une fi grande foule d'hommes & de femmes, qu'il fembloit que dans la Ville où j'arrivois, il n'y avoit de monde que

par les endroits où je paſſois. Après que j'étois deſcendu à mon logis, toute cette populace faiſoit de ſi grands efforts pour entrer, qu'il étoit impoſſible aux Soldats qui gardoient la porte de l'en empêcher. Il y avoit toujours quelques perſonnes, qui preſque étouffées par la preſſe, ſe mettoient à faire de hauts cris, & je voyois même venir devant moi des femmes évanouies. Quoique ceux qui entroient euſſent ſouffert mille peines pour y parvenir, il ne faut pas croire que lorſqu'ils étoient ſortis, ils s'en retournaſſent chez eux. Ils reſtoient dans la Cour pour attendre l'occaſion de demander encore une autre fois à rentrer, & j'en remarquai, qui malgré tout ce qu'il y avoit à eſſuyer, entroient juſqu'à trois ou quatre fois; enfin le froid & la pluie ne les empêchoient point de

demeurer en tremblant jusqu'à trois heures de nuit dans la Cour de mon logis. Je laisse à penser combien j'étois émerveillé d'une si grande curiosité.

Les chevaux de main qu'on m'avoit envoyé de la part du Roi, marchoient toujours à côté de mon carrosse, de sorte que lorsque je voulois monter à cheval, je n'avois qu'à mettre pied à terre. L'Ecuyer du Roi, qui étoit un Cavalier accompli ne s'éloignoit pas non plus d'auprès de moi, & étoit attentif de me donner la main lorsque je montois ou que je descendois.

Je fus aussi accompagné depuis Bordeaux d'un second Gentilhomme (*a*). Il étoit allé à Bordeaux avec un congé pour voir ses Parens qui y demeuroient, & comme

(*a*) M. Binet.

ſi ſous ce prétexte il étoit venu à ma rencontre, il s'en retournoit de compagnie avec moi.

Le Gentilhomme qui étoit mon Minandar (a) reçut ſur ſa route des lettres de Paris, par leſquelles on lui marquoit quel Palais on m'avoit deſtiné, de quelle maniere je ferois mon entrée, qui viendroit à ma rencontre; enfin toutes les diſpoſitions & les arrangemens qu'on avoit fait à mon ſujet. Il me fit part de toutes ces nouvelles.

On me faiſoit les mêmes honneurs quand je ſortois d'une Ville ou d'une fortereſſe qu'on m'avoit fait en entrant. On rangeoit les Troupes en ordre, & on ne manquoit pas de m'accompagner au bruit du canon, dans les endroits où il y en avoit.

(a) C'eſt une perſonne chargée de la réception d'un Hôte.

Je

Je partis le Mardi de Poitiers, & j'allai en ſept heures de marche à la Ville de Chatelleraut. C'eſt un fort bel endroit, & renommé par ſes bons faiſeurs de couteaux, qui ſe répandent de-là dans les environs. J'y vis quantité d'inſtrumens à trancher.

De Chatelleraut je vins en quatre heures à un petit Village nommé Faux, & le premier de la lune de Dgem Zilul Euvel, un jour de Vendredi, j'arrivai après une marche de ſept heures à Amboiſe, où les Rois de France ont fait anciennement leur réſidence; il y a encore un Palais Royal, & une petite fortereſſe. La Loire qui eſt un très-grand fleuve coule devant la Ville. Je le paſſai ſur un pont, & je fus deſcendre de l'autre côté, où il y a encore une petite partie de la Ville, à une maiſon qui re-

gardoit ſur le fleuve. Je vis ce jour-là ſur mon chemin un Palais magnifique, avec un jardin charmant, mais dont je ne ſçaurois dépeindre la ſituation. Ce Palais appartenoit autrefois à un Thréſorier du Roi d'Eſpagne regnant, qui a été dépoſé de ſa charge; ſon Maître actuel étoit à Paris. Depuis Poitiers je commençai à voir ſur mon chemin de belles campagnes, & de magnifiques maiſons.

D'Amboiſe ſix heures de marche me menerent à la Ville de Blois. Je ſuivis toujours le rivage de la Loire, qui eſt bordée des deux côtés de Villages très-peuplés, & de Palais en ſi grand nombre, qu'il ſemble qu'ils ſe touchent. Il faut dire auſſi que le fleuve lui-même eſt très-beau; il eſt plus grand que celui de la Garonne; outre que ſur ce dernier la vue ne trouve

point de quoi ſe ſatisfaire comme ſur la Loire. Elle paſſe au milieu de la Ville de Blois, de même qu'à Amboiſe. Il y avoit auſſi un grand pont pour aller d'un côté à l'autre.

Le lendemain matin je repaſſai la riviere ſur ce grand pont, & marchant le long de l'autre rive, je gagnai un petit Village appellé Saint Laurent. A moitié chemin eſt un Palais Royal, bâti dans un lieu de délices. Sa conſtruction reſſemble à un encenſoir (*a*) à ſix dômes, & ſes ouvrages de ſculpture à ceux de nos montres de table. C'eſt François premier, Empereur de France qui l'a fait bâtir. Il appartient préſentement au Roi. On

(*a*) On ſe ſert du terme d'encenſoir, n'y en ayant point d'autre pour exprimer ce dont on ſe ſert chez les Turcs pour préſenter le parfum : on pourroit ſe ſervir encore de celui de caſſolete.

ne peut en concevoir une juſte idée ſi on ne le voit, car une deſcription ne ſçauroit la donner. On a renfermé avec des palliſades aux environs du Palais des montagnes & des plaines juſqu'à ſept lieues à la ronde, & on a mis des portes d'eſpaces en eſpaces, par leſquelles j'ai moi-même paſſé. Cet endroit eſt un lieu de chaſſe. J'y vis beaucoup de Cerfs ; mais comme il eſt réſervé pour le Roi, perſonne autre que lui n'y peut chaſſer.

De Saint Laurent j'allai en ſix heures à la grande Ville d'Orléans. Elle paſſe pour une des plus belles Villes de la France ; & véritablement c'eſt un endroit qui n'a pas ſon pareil. La Loire coule entre la Ville & le Fauxbourg. Après avoir traverſé le Fauxbourg, je paſſai la riviere ſur un pont, & j'entrai dans la Ville. La fortereſſe

est fort vieille & même sans canon. On a négligé de l'entretenir, parce qu'Orléans n'étant éloigné de Paris que de vingt heures, se trouve dans la résidence de la sûreté. Il y avoit pour-lors en quartier d'hyver un Régiment fort renommé, qu'on appelle le Régiment de Champagne. Il me reçut sous les armes, & rangé en bataille. Les Grands du Pays vinrent me voir à l'ordinaire, & ma salle ornée de visages d'Anges, devint la salle des peintures de la Chine.

Je ne séjournai qu'un jour dans cette Ville : le lendemain qui étoit un Mercredi je me remis en chemin. Je vins en six heures à un petit Village qu'on appelle Touri, & de-là encore en six heures au Bourg d'Etampes. Ce Bourg qui mériteroit être appellé Ville, est très-grand. Il est environné de jardina-

ges & de vignobles, & ses fertiles campagnes le font regarder comme le grenier de Paris.

D'Etampes j'allai en sept heures à un autre Bourg appellé Corbeil. C'est encore un gros Bourg, & sa situation sur le bord de la Seine le rend très-agréable.

Le lendemain matin je passai d'abord sur un pont la Seine, qui est dans cet endroit-là aussi large que la Garonne, & après avoir marché l'espace de quatre heures, en promenant mes yeux sur des Palais enchantés, sur des jardins charmans, & construits d'une maniere toute nouvelle pour moi, & sur des bosquets d'une beauté admirable, qui embellissent le rivage du fleuve, je passai encore sur un pont la riviere de la Marne, qui ayant arrosé le Bourg de Charenton, se joint en ce même endroit

avec la Seine. J'arrivai de-là heureusement en une heure de tems à un Palais qu'on m'avoit préparé aux environs de Paris. C'étoit le neuviéme de Gemazil Euvel un Samedi.

Le fameux Atlas que le défunt Kiatibtcheleby a traduit en Turc, raconte une particularité fort extraordinaire de Charenton. On dit, rapporte-t-il, que dans le Bourg de Charenton il y a un endroit, où l'écho répete les paroles jusqu'à treize fois. Je m'informai avec beaucoup de soin & d'exactitude d'une chose si surprenante ; mais il ne se trouva personne qui en eût connoissance, & tout le monde me répondit que jamais on en avoit entendu parler, de sorte que je ne pus point sçavoir s'il y a eu véritablement un endroit semblable qui ait été ruiné par l'écoule-

ment des tems, ou bien pourquoi Atlas l'a marqué.

Je restai environ une semaine dans mon Palais. Il y venoit jour & nuit une si grande foule d'hommes & de dames de la premiere distinction, les uns incognito, & les autres à découvert, que je puis dire qu'il ne s'est jamais vu tant de monde dans des maisons de noces (*a*).

Les François ont une Charge

(*a*) Les Turcs se servent du nom de noces pour exprimer non-seulement les Fêtes qui se font à leurs mariages, mais aussi à la circoncision de leurs enfans. Les Grands célébrent les unes & les autres avec beaucoup de magnificence : elles durent ordinairement sept ou huit jours ; & comme les femmes font les mêmes cérémonies dans leurs harems, que les hommes dans leurs appartemens ; il y a dans ces occasions un concours extraordinaire de personnes des deux sexes.

particuliere:

particuliere : on appelle celui qui en eſt revêtu Introducteur des Ambaſſadeurs. Ses fonctions ſont d'aller féliciter les Ambaſſadeurs, de leur faire faire leur entrée, & de les conduire chez le Roi. Cet Introducteur vint me voir le lendemain que je fus arrivé à ce Palais, pour me féliciter de la part du Roi ſur mon heureuſe arrivée. Il revint encore deux jours après : il me dit que le Roi m'invitoit à faire mon entrée le Dimanche à midi ; qu'on m'avoit préparé un Hôtel exprès pour moi ; qu'on avoit ordonné les plus belles Troupes pour être ſous les armes avec des habits neufs ; qu'on avoit deſtiné d'abord le premier Maréchal pour m'accompagner ; mais que comme je déſirois de faire mon entrée à cheval, & que les forces & l'âge de ce Maréchal ne lui permettoient

point d'y monter, on avoit nommé ensuite le second, appellé le Maréchal d'Estrées; ainsi, ajouta-t-il, s'il plaît à Dieu, Dimanche avant midi il viendra avec le carrosse du Roi, pour vous faire faire votre entrée, & Vos Excellences se joindront à lui.

Le lendemain son Aide qui est aussi préposé pour avoir soin de ce qui regarde les Ambassadeurs, vint me voir, & il me dit: Je suis venu pour mettre par écrit l'ordre de votre entrée; c'est pourquoi je prie Vos Excellences de me faire l'honneut de me dire combien elles ont de personnes qui doivent monter à cheval, parce que je leur en ferai conduire de harnachés de l'écurie du Roi: combien elles veulent de chevaux de main; & enfin dans quel ordre Elles souhaitent que soit la marche, afin

que je puiſſe me régler là-deſſus, pour les préparatifs & les arrangemens qu'il y a à faire. Je lui répondis que j'avois amené avec moi cinq chevaux, qu'ainſi il n'en étoit beſoin que de deux, afin qu'il y eût ſept chevaux de main; que je monterois ſur un de ces ſept, & que les ſix autres ſeroient menés en main; & qu'il en falloit enſuite quarante harnachés pour mes gens. Il fit une note de tout cela.

Le Dimanche M. Cognard un des Ecuyers du Roi, & le même qu'on avoit envoyé à ma rencontre à Blaye, ſe rendit à mon Hôtel pour diſtribuer les chevaux. Il donna à mon fils, comme étant Divan-Effendi une jument qui avoit une bride garnie d'or & de pierreries: il donna auſſi à mon Intendant un cheval convenable, & aux autres pareillement ſelon leur rang;

ensuite arriverent le Maréchal d'Estrées, & l'Introducteur dans un carrosse du Roi : je ne manquai pas d'aller au-devant d'eux. Ils me dirent que le Roi m'avoit envoyé son propre carrosse pour moi, & que toutes les personnes de distinction m'avoient aussi envoyé les leurs par honneur. Dans le même instant je vis paroître une centaine de carrosses superbes & magnifiques. Il n'y a point de tems à perdre, me dit ensuite le second Introducteur, nous allons commencer à marcher, avec la permission de Vos Excellences, Il se leva aussitôt pour le faire. Le Régiment du Roi, Cavalerie, ouvrit la marche. Il fut suivi d'une partie de mes gens à cheval, avec la pelisse & le fusil en main, & ceux-ci d'une autre partie avec le kercket (a)

(a) Sur-tout d'été d'une étoffe fort légere.

& la lance, & derriere eux marchoient quelques Agas portant la barbe. Ils précédoient l'Iman Effendi, & le Kapigidlar Kerkudassi (*a*), à la suite desquels mon Fils & mon Intendant prirent place. On menoit après cela six chevaux de main magnifiquement harnachés, que l'Ecuyer du Roi & l'Interprete suivirent. Je marchai ensuite avec le sarik (*b*) de cérémonie, & un feredgé (*c*) doublé d'une pelisse de martre-zibeline, monté sur un cheval harnaché avec le harnois & la bride de divan (*d*). Le Maréchal prit ma droite, & l'Introducteur ma gauche. La marche fut fermée par un second Régi-

(*a*) Maître des cérémonies.

(*b*) C'est la mousseline qui entoure le turban des Turcs.

(*c*) Robe de dessus avec des manches larges.

(*d*) C'est-à-dire, de cérémonie.

ment de Cavalerie, après lequel les carrosses se rangerent chacun selon son rang.

Quoique les rues de Paris ayent assez de largeur pour contenir six carrosses de front, il y avoit pourlors en certains endroits une si grande quantité de monde, qu'à peine pouvions-nous passer trois Cavaliers. J'avois pris six de mes Tchoadars pour marcher à mes côtés, mais ils furent obligés de passer devant moi. Toutes les rues étoient bordées d'espace en espace de Soldats à pieds & à cheval : il y avoit aussi des gens du peuple assemblés par troupes de dix & de quinze, de sorte qu'on auroit dit que tout Paris étoit venu voir mon entrée.

Les fenêtres des maisons de cette Ville, qui sont bâties à quatre ou cinq étages ont vue sur la rue. Elles étoient toutes surchargées

d'hommes, de femmes, & de petits enfans, car comme on n'avoit point vu de Turcs, grands & petits vouloient sçavoir quelle sorte d'hommes nous étions. Le Roi même, le Duc d'Orléans, son Oncle & son Tuteur, tous les gens de la Cour & tous les grands Seigneurs avoient pris chacun une maison pour voir mon entrée; & quoique comme j'avois fait mon voyage par mer, je n'eusse pas un équipage assez beau pour une pareille cérémonie, cependant, par le secours de Dieu, on avoua qu'il ne s'étoit jamais vu une entrée si superbe à Paris.

J'allai descendre dans l'ordre ci-dessus à l'Hôtel qu'on m'avoit préparé, devant lequel on fit défiler les Troupes qui étoient sous les armes, pour me saluer. Le Maréchal prit après cela congé

de moi, & s'en retourna chez lui.

Les hommes & les femmes commencerent ensuite à venir en foule, les uns pour me rendre visite, & les autres seulement par curiosité. Ils m'accablerent de cérémonies & de complimens. Ce qu'ils désiroient le plus étoit de me voir manger. On venoit m'annoncer la fille & la femme d'un tel, qui demandoient permission d'assister à mon dîner. Il se rencontroit quelquefois que c'étoit des personnes que je ne pouvois pas refuser, & auxquelles j'étois obligé de permettre l'entrée; mais se trouvant pour-lors dans leur carême, elles ne pouvoient manger avec moi. Elles ne faisoient qu'entourer la table pour nous regarder. Ces manieres très-nouvelles pour moi me gênoient beaucoup; mais ma complaisance me faisoit prendre

patience. Pour les François ils ont coutume d'aſſiſter ainſi aux repas, & lorſque, par exemple, le Roi ſe met à table, on permet d'entrer à ceux qui ont envie de le voir manger. On va de même, ce qui eſt bien plus étrange, à ſon lever & à ſa toilette. Voilà pourquoi ils venoient m'importuner de cérémonies dont je leur euſſe volontiers fait grace.

Deux jours après on m'envoya l'Introducteur des Ambaſſadeurs, qui me dit : le Roi invite Vos Excellences à l'aller voir Vendredi. J'eſpére, s'il plaît à Dieu, qu'Elles iront. On a nommé par honneur le Prince de Lambeſc pour Les conduire au Palais de Sa Majeſté. Ce Prince & moi viendrons Les prendre, & nous marcherons enſemble comme précédemment. Il me fit enſuite pluſieurs compli-

mens, en me disant que le Roi, par l'affection particuliere qu'il avoit pour moi, vouloit me faire tous les honneurs possibles, & il ajoûta qu'on avoit disposé pour mon audience un cortege plus nombreux que celui de mon entrée; qu'après que j'aurois présenté ma lettre Impériale, le Gouverneur du Roi me répondroit; que le Roi se trouveroit debout lorsque j'entrerois & que je sortirois, & que ce seroit après cela à moi à faire de ma part ce qui convenoit à l'amitié.

Le Vendredi le Prince de Lambesc & l'Introducteur vinrent chez moi. Je fis ranger mes gens dans le même ordre que précédemment, mais je ne leur donnai ni sabre, ni fusil, ni lance. Je remis à mon Fils, comme Divan-Effendisi la magnifique lettre Impériale, & en

considération de cet emploi, on lui donna à monter une jument dont la bride étoit garnie d'or & de pierreries. Je marchois après lui avec un turban de cérémonie, & un feredgé doublé de marte-zibeline, monté sur un de mes propres chevaux, qui étoit harnaché avec le harnois du divan. J'avois le Prince de Lambesc à ma droite, & l'Introducteur à ma gauche. Nous nous mîmes en marche dans cet ordre.

Comme on avoit dessein de me faire voir les Troupes du Roi, on avoit fait venir des Régimens d'Infanterie & de Cavalerie qui étoient dispersés de côté & d'autre en quartier d'hyver, & on en avoit habillé la plûpart de neufs. Ces Troupes qui montoient à plus de trente mille hommes, étoient rangées en ordre depuis mon Hô-

tel jusqu'au Palais du Roi. Je dois avouer que je vis des Troupes très-superbes, très-choisies & très-fortes.

Je vins au Palais du Roi par le jardin, où je trouvai deux Régimens sous les armes, appellé l'un le Régiment aux chevaux (a) blancs, & l'autre le Régiment aux chevaux noirs. Ce sont les plus considérés de toutes les Troupes; aussi ne sont-ils composés que de gens de la premiere distinction. Leurs Capitaines ont le pas devant tous les autres. Ce corps de Troupes est particulier au Roi. Leurs chevaux étoient fort beaux, & leurs habits très-riches.

Lorsque je fus au pied de l'escalier de la porte du Palais, je descendis de cheval, & on me

(a) Ce sont les deux Compagnies des Mousquetaires.

conduisit pour prendre un peu haleine dans un appartement à main droite : c'étoit celui de l'Intendant de l'éducation du Roi, qu'on nomme M. le Duc, & qui est proche parent du Roi.

Après m'être un peu délassé, je me levai & je montai l'escalier d'enhaut. A chaque pas que je faisois, une personne de la Cour venoit au-devant de moi, jusqu'à ce que j'arrivai à la porte du divan (*a*). La foule étoit si grande, que quoique ces Seigneurs m'entourassent de tous côtés, j'avois encore beaucoup de peine à passer. Je parvins toutefois à entrer avec douze personnes. Il y avoit des deux côtés de la salle plusieurs centaines de siéges en amphitheâtre rangés en ordre, qui regnoient jusqu'au thrône du Roi, & que je ne sçau-

(*a*) C'est-à-dire la salle de l'assemblée.

rois mieux comparer qu'à ceux qu'on met ici dans les chambres de noces. Sur ces ſiéges étoient aſſiſes les Princeſſes du ſang & les femmes & les filles de la premiere diſtinction, toutes avec des habits brillans de pierreries. Elles ſe leverent lorſque j'entrai, Le Roi ſe leva pareillement lorſque je fus près de ſon trône. J'avois devant moi la très-magnifique lettre Impériale. Je mis d'abord les mains ſur la poitrine, enſuite m'étant approché du Roi, tenant toujours la lettre Impériale, je m'inclinai & je lui dis : Voilà la magnifique lettre Impériale de Leurs Majeſtés le très-Généreux, très-Grand & très-Puiſſant Empereur de la foi, mon Bienfaiteur, mon Seigneur & mon Maître le Sultan Ahmedkan, fils du Sultan Mehemedkan. Je la remis en même tems entre

les mains de ſon Viſir (*a*), & ayant pris celle de Leurs Grandeurs le très-Fortuné Grand Viſir (*b*), je la préſentai auſſi au Roi, en lui diſant que c'étoit la très-haute lettre de Leurs Grandeurs le très-Puiſſant & très - Fortuné Grand Viſir Ibrahim Pacha, l'Honoré Gendre du Grand Seigneur, après quoi je la donnai pareillement à ſon Viſir. J'ajoutai que Leurs Majeſtés le très-magnifique, très-Grand & très-Puiſſant Empereur de la foi mon Maître m'avoient envoyé en Ambaſſade pour affermir l'étroite & ancienne amitié des deux Empires, & pour déclarer la bienveillance, l'amour, l'eſtime & la conſidération qu'Elles portoient à leurs Majeſtés le très-

(*a*) M. l'Archevêque de Cambrai qu'on a appellé enſuite M. le Cardinal du Bois.

(*b*) Maniere de s'exprimer des Turcs quand ils parlent de leur Grand Viſir.

Puiſſant, le très-magnifique Empereur de France.

Le Roi à peine ſorti de ſa onziéme année, ne faiſoit que d'entrer dans ſadouziéme. Sa beauté non pareille, accompagnée de l'éclat de ſes habits, qui étoient chargés d'or & noyés dans les diamans, lançoit des rayons de lumiere dans l'aſſemblée. Il ne me répondit point, mais le Maréchal de Villeroi, ſon Gouverneur y ſuppléa, & me dit que Leurs Majeſtés le Roi étoient très-ſatisfaites de la lettre de Leurs Majeſtés le très-Généreux & très-Puiſſant Empereur Ottoman, & du choix qu'Elles avoient fait de ma perſonne pour l'Ambaſſade. Pendant tout ce tems le Duc d'Orléans, Régent ſe tenoit debout auprès du Roi, de même que les autres Princes du ſang à droite & à gauche.

Je portai

Je portai après cela les mains à la tête, pour m'en retourner, & après avoir fait quelques pas, à la poitrine, pour prendre congé. Je revins à mon Hôtel dans le même ordre que j'en étois parti, marchant toujours au milieu du Peuple & des Troupes. Ce jour de Vendredi que j'eus mon audience du Roi, se rencontra le premier jour de l'équinoxe.

Les Portes du Roi sont continuellement gardées par cent Soldats Suisses, Nation particuliere qui habite entre la France & l'Allemagne, & qui sert indifféremment les Princes Chrétiens. Comme ce sont des gens forts & courageux, & avec cela très-attentifs & très-fideles à executer les ordres qu'on leur donne, on les a choisis pour la garde. Voici un trait de leur attention & de leur fidélité

qu'on raconte. Un de ces Suiſſes fut mis un jour par ſon Capitaine à la porte du jardin de Verſailles, avec defenſe d'y laiſſer entrer perſonne. Le Roi eut envie de ſe promener dans le jardin, & vint pour y entrer; mais le Suiſſe ayant planté ſa halebarde devant la porte, lui dit : Qu'il lui étoit défendu de donner entrée à qui que ce fût. Sçais-tu que je ſuis le Roi, lui dit Sa Majeſté? Je le ſçais, mais que m'importe, reprit le Suiſſe. J'ai un ordre abſolu, il faut que je l'exécute. Sur cela le Roi lui offrit une poignée de louis d'or ; mais le Garde lui répondit : Vous avez deſſein de me corrompre par argent, pour me faire enſuite châtier, & pour me faire perdre enſuite mon honneur. On me donna douze Soldats de cette Compagnie, avec un Officier, pour faire

la garde à la porte de mon Hôtel. Je reconnus par moi-même que c'étoient des gens qui faisoient leur devoir dans la derniere perfection, & qui étoienr d'une ponctualité incroyable à exécuter tous les ordres qu'on leur donnoit.

Le lendemain de mon audience, j'envoyai au Visir par mon Intendant les présens que j'avois préparé pour le Roi. Il répondit qu'il auroit soin de les faire présenter à Sa Majesté. Voici en quoi ils consistoient. Premierement un cheval de Metelin, harnaché avec des harnois Royaux. Sa selle & sa housse étoient d'un diba blanc (*a*), avec une broderie d'or trait, travaillé avec une variété de couleurs, & un art admirable, & les étriers de pur argent, & un autre cheval de main sans harnois.

(*a*) Etoffe d'or ou d'argent.

Secondement en un carquois garni des fléches très-mignones, avec un petit arc également bien fait. Le carquois étoit aussi orné d'une fort belle broderie d'or trait. Troisiémement en neufs piéces de diba de Gréce, trois piéces d'étoffes des Indes, une pélisse d'hermine, & neuf bouteilles d'excellent baume.

Le Régent du Royaume, ainsi que le Roi, avoit aussi son Introducteur pour les Ambassadeurs. Cet Introducteur vint chez moi le même jour que j'eus mon audience. Il me dit que le Régent m'invitoit à lui rendre visite le lendemain, & que pour lui, il ne manqueroit pas de me venir prendre en carrosse; mais que le Peuple qui souhaitoit extrêmement de me voir, m'auroit une grande obligation si je montois à cheval.

J'y consentis, & je montai le lendemain matin sur le même cheval avec lequel j'étois allé chez le Roi. Tous mes gens monterent pareillement sur des chevaux qu'on leur avoit donnés, & je me mis en marche avec le même cortége & dans le même ordre que précédemment. Le Régiment du Régent qui est un Régiment de Cavalerie, alloit devant nous. Il y avoit aussi sur le chemin des Troupes rangées d'espace en espace comme pour me saluer.

Lorsque je fus arrivé chez le Régent, son Intendant & l'Introducteur du Roi vinrent au-devant de moi. Le premier me demanda si je ne voulois pas me reposer un moment, & me pria d'entrer dans son appartement. Je n'y restai que le tems qu'il fallut à mes gens pour descendre de che-

val & frotter leurs bottes, après quoi je me levai.

Le Palais du Régent eſt très-beau & très-vaſte, & il y a beaucoup de ſales & de chambres toutes dorées qui communiquent les unes dans les autres. Elles étoient pleines d'une multitude innombrable de monde. Le Duc d'Orléans étoit dans la plus éloignée, aſſis ſur un fauteuil, & environné d'une Cour ſemblable à celle des Rois. Il ſe leva auſſi-tôt que je parus, m'ôta ſon chapeau, & vint deux ou trois pas au-devant de moi. De mon côté, pour remplir les devoirs de l'amitié, je portai mes mains ſur la poitrine, & je lui ſouhaitai toutes ſortes de proſpérités. Je pris en même tems la lettre du Grand Viſir, & je lui dis, en la lui préſentant, voici la très-haute lettre de Leurs

Grandeurs le très-Puiſſant & très-Bienfaiſant Ibrahim Pacha, Grand Viſir, l'honoré Gendre du Grand Seigneur. Le Regent tendit le bras, & reçut la lettre de la main à la main. J'ajoûtai après cela que l'avantage que j'avois de voir une perſonne de ſon haut rang, me faiſoit oublier toutes les incommodités de mon long voyage de mer & de terre; mais je ne tins ce langage que par honnêteté, car véritablement s'il me falloit faire la relation de ce que j'ai ſouffert, depuis Toulon juſqu'à Paris, les neuf feuilles Céleſtes (*a*) ne la

(*a*) C'eſt-à-dire que quand il y auroit neuf feuilles de papier auſſi grandes que l'étendue des neuf Cieux, elles ne pourroient point contenir la relation de ſes fatigues. Cette façon de parler hyperbolique eſt du goût des Turcs, & en général de tous les Orientaux, qui font conſiſter l'éloquence dans ces ſortes d'expreſſions

pourroient point contenir. Le Régent me répondit avec beaucoup de politesse : J'ai un sensible plaisir de recevoir la lettre du très-Fortuné Grand Visir, du choix qu'on a fait d'une personne de la qualité de Vos Excellences pour l'Ambassade, & de ce que ma Régence a été marquée par ce commerce de lettres, & par cette confirmation d'amitié. Je pris ensuite congé de lui, & je m'en retournai. Il faisoit ce jour-là un peu chaud. Cela joint aux difficultés que j'avois à passer dans les rues, à cause de la foule du monde, m'avoit si fort fatigué & abbatu, que je fus obligé de remonter en carrosse, pour revenir à mon Hôtel.

J'allai voir le lendemain l'Ar-

Cette remarque servira pour toutes celles qui sont dans cette Relation.

chevêque

chevêque de Cambrai, qui occupoit le poste de Visir. Il me donna le caffé, le sorbet, & les confitures, & me fit toutes sortes d'honneurs.

Les François ont plusieurs Visirs ; ils les appellent Ministres. Ils sont d'un rang inférieur à celui des Maréchaux de France & des Ducs. Chacun d'eux a son département particulier, dans lequel il est absolu, & il ne se mêle que des affaires qui en dépendent. L'Archevêque de Cambrai étoit Ministre des affaires étrangeres. Son emploi est d'examiner s'il convient de faire la paix ou la guerre, d'avoir soin des affaires du commerce, de terminer les Négociations dont les Ambassadeurs des Princes étrangers sont chargés, & de rappeller ou de nommer les Ambassadeurs qui viennent à la Porte de Féli-

cité. M. le Régent avoit ſur-tout beaucoup d'eſtime & d'amitié pour lui. C'étoit un pauvre Prêtre, devenu Chef de l'Egliſe de Cambrai, & qu'on appelle Arkiapiſcopos (a). Arkia veut dire Souverain. Il m'avoit fait dire par le Drogman, lorſqu'il m'invita à l'aller voir, qu'il me rendroit la contre-viſite.

J'envoyai le lendemain par mon Intendant mon préſent au Régent. Il conſiſtoit en un cheval d'une beauté parfaite, harnaché à l'uſage des Viſirs; en ſix piéces de diba de Gréce, en une péliſſe d'hermine, quatre piéces d'étoffes des Indes, trois mouchoirs, & en ſix bouteilles de baume, choſe fort eſtimée en France.

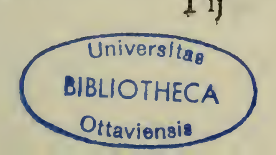
J'avois une lettre du très-Bienfaiſant Grand Viſir mon Maître,

(a) Les Turcs diſent *Arkiapiſcopos* du Grec, au lieu d'Archevêque.

pour le Comte de Toulouse, Grand Amiral de France, mais comme il étoit pour-lors à sa maison de campagne, je différai de l'aller voir.

Quelques jours après j'allai chez le Maréchal de Villeroi, & je lui remis la lettre de Leurs Grandeurs le très-Fortuné. C'étoit un beau vieillard. Il me combla de toutes sortes d'honnêtetés. Il étoit chargé de l'éducation du Roi. Comme il avoit son logement dans son Palais, il se couchoit & se levoit en même tems que lui: enfin il ne s'en séparoit pas un moment. Pendant que je m'entretenois en particulier avec lui, le Roi curieux de me voir, venoit regarder à travers les rideaux.

La route de mer que j'avois prise pour me rendre en France, ne m'avoit pas permis de mener plus



de trois chevaux d'un desquels encore j'avois fait présent au Régent ; cela m'embarrassoit beaucoup, lorsque j'avois envie de faire quelque promenade ; mais on me tira de cette peine au bout d'un mois, en m'envoyant deux carrosses qui étoient à ma disposition.

On me dit quelques jours après que le Roi devoit faire une partie de chasse, que je me divertirois beaucoup si je voulois en être, & que si la proposition se trouvoit de mon goût on m'envoyeroit des chevaux. C'est toujours un divertissement, dis-je en moi-même, ainsi je résolus d'y aller. Le jour marqué pour cette chasse, je montai en carrosse, & je fis mener mes deux chevaux en main. Lorsque je fus hors de la Ville, je rencontrai Sa Majesté qui descendit

de carroſſe, & monta ſur un cheval qui n'étoit pas plus grand qu'un Metelin. Six perſonnes à pied l'environnoient. Je deſcendis auſſi en même tems pour monter pareillement à cheval, & je me mis à côté du Maréchal de Villeroi, le Roi marchant toujours devant nous. Nous paſſâmes par un boſquet, & de-là nous vînmes à une plaine de verdure, où tout le monde s'arrêta & ſe rangea en haye. Les Chaſſeurs du Roi avoient porté avec eux divers oiſeaux de proie qui n'avoient point leurs pareils, comme des Gerfauts, des Faucons, des Tiercelets, des Eperviers & des Lancrets. Ils les tenoient ſur des trépieds ou cercles ſuſpendus à leurs cols. Ils avoient eu ſoin auſſi de prendre auparavant de toutes ſortes de bêtes à quatre pieds & de vol. Tantôt on faiſoit partir

un oiſeau ordinaire, & on le chaſſoit de nouveau, tantôt on lâchoit un liévre & on le faiſoit prendre par les Eperviers, tantôt on faiſoit envoller la Grue, le Héron & l'Aigle, pour combattre avec les Faucons. Nous eumes le divertiſſement de ce ſpectacle durant trois ou quatre heures.

J'avois lié converſation pendant ce tems-là avec le Maréchal de Villeroi, & le Roi préférant le plaiſir de me voir à celui de la chaſſe, ne leva pas les yeux de deſſus moi. Lorſque la chaſſe fut finie, je m'en retournai.

M. le Comte de Toulouſe ne tarda pas à revenir de ſa Maiſon de campagne. J'allai le voir & je lui remis la lettre du très-Fortuné mon Maître. Il eſt propre fils, mais fils naturel de Louis XIV. C'eſt par rapport à cette Naiſſance & à ſa

Charge, qui eſt une des premieres & des plus honorables, qu'il eſt un des plus conſidérés des Princes du Sang. Il me reçut au haut de l'eſcalier; & lorſque je m'en retournai, il m'accompagna juſques à mon carroſſe.

Le Gouverneur du Roi vint enſuite me rendre viſite avec ſes fils. Il me dit que le Roi avoit eu une ſi grande envie de me voir, que s'il l'avoit pu, il l'auroit ſuivi. Il me fit pluſieurs autres complimens de la ſorte.

J'eus auſſi deux jours après la viſite du Comte de Toulouſe, ſur laquelle je marquerai ici une particularité.

Il y a un premier & un ſecond Introducteur pour conduire les Ambaſſadeurs chez le Roi, ce fut le ſecond qui vint m'inviter à aller chez le Comte de Toulouſe, & qui m'y

compagna, & le Comte de Toulouse vint au-devant de moi avec le grand Introducteur; mais lorsque le Comte de Toulouse me rendit visite, il avoit avec lui le premier Introducteur, & je l'allai recevoir & l'accompagnai avec le second Introducteur qui étoit venu auparavant chez moi. On donna le grand Introducteur au Comte de Toulouse, en considération de ce qu'il étoit Prince du Sang.

On me dit quelques jours après il y a près du Palais du Roi un lieu de délices qu'on appelle le Cours, c'est-à-dire Meydan (a). Sa Majesté va de tems en tems s'y promener en carrosse : les Grands, les Dames & Demoiselles de distinction y vont aussi, pour la beauté de la promenade & pour voir le Roi. Si

(a) Meydan veut dire Place Publique.

Vos Excellences y alloient, Elles y prendroient beaucoup de plaisir, & en même tems le Roi qui désire passionnément de vous voir auroit cette satisfaction.

Comme on n'avoit, jamais vu à Paris ni Turcs, ni habits à la Turque, on nous regardoit avec des yeux d'admiration, & plus on parloit de nous au Roi, plus on augmentoit l'envie que ce Prince jeune & curieux des choses nouvelles avoit de nous voir; mais ne pouvant pas m'inviter ouvertement, il falloit avoir recours à l'artifice, & on ne travailloit à m'engager à aller au Cours, que pour lui procurer ce plaisir: c'est pourquoi un jour qu'il se proposoit de sortir, on me fit avertir. Je montai à l'instant en carrosse & me rendis au Cours, en passant vis-à-vis du jardin du Palais du

Roi. Il y avoit cinq ou ſix cens carroſſes, qui attendoient avec impatience l'arrivée de Sa Majeſté.

Le Roi a un carroſſe exprès pour ſe promener dans cette place, dans lequel il ne peut entrer qu'avec ſon Gouverneur. Il eſt en forme d'un kioſque quarré, ouvert de tous côtés & doré. On fit arrêter mon carroſſe auprès de celui-là, pour attendre le Roi, qui ſortant auſſi-tôt de ſon jardin dans un autre carroſſe avec ſon Gouverneur, vint m'aborder. Il m'honora de regards d'eſtime, me fit beaucoup d'amitié, & monta dans le carroſſe particulier. Je me levai debout dans le mien, pour répondre à ſes honnêtetés, après quoi il fit marcher les deux carroſſes de front, & nous commençâmes à nous promener.

La place que les François appellent Cours eſt une vaſte & charmante plaine de verdure, plantée d'arbres fort hauts, rangés ſi géométriquement, & dans une telle proportion, qu'on ne peut remarquer aucune différence entr'eux.

Je puis dire que la vue de cette place chaſſe la mélancolie, & que ſa promenade augmente la joie. Nous fîmes cinq ou ſix tours dans ces belles allées, accompagnés d'un nombre infini de carroſſes qui étoient remplis de beautés aux viſages d'Anges & aux joues d'argent, dans la contemplation deſquelles je trouvois un ſurcroît de plaiſir qui ne ſe peut exprimer. Cette promenade nous mena juſqu'au ſoir : je m'en retournai enſuite à mon Hôtel.

Lorſque le Maréchal de Villetoi vint chez moi, il me deman-

da si je serois bien-aise de voir l'Ordonnance des Troupes du Roi sur le point du combat, & la maniere dont on les exerçoit. Je lui témoignai que cela me feroit beaucoup de plaisir. C'est pourquoi la veille du jour qu'elles devoient passer en revue devant le Roi, il me fit avertir. Je partis le lendemain. Après avoir passé par un bosquet, je vins à une plaine parsemée d'émeraudes, dans laquelle l'Infanterie, ses drapeaux déployés, étoit rangée sur cinq ou six lignes, dont la longueur le disputoit à la portée de la vue, & j'allai au lieu du rendez-vous, où les Princesses du Sang, & les Duchesses en carrosse attendoient le Roi. Dans le même instant le Duc d'Orléans, Régent, arriva avec ses enfans, quelques Maréchaux de France, & d'autres grands Seigneurs de la

Cour. Je montai pour-lors à cheval, & pendant que nous étions à nous faire des complimens avec le Régent, le Roi vint, accompagné de son Gouverneur. Tous les deux monterent à cheval, & le Gouverneur m'ayant pris auprès de lui, nous marchâmes à côté l'un de l'autre. Le Roi étoit devant nous. Nous allâmes d'abord jusques au bout des lignes, ensuite nous retournâmes sur nos pas, & lorsque nous fûmes revenus au milieu des lignes, le Roi monta sur une petite hauteur un peu éloignée, & me mena avec lui. Nous restâmes ainsi à côté l'un de l'autre, & vis-à-vis l'armée. En même tems on donna le signal, & le Général ayant poussé son cheval vint se placer entre nous & les Troupes. Il avoit assez près de lui à sa droite quatre tambours, & quatre

autres à sa gauche. Il tira son mouchoir de signal, & le fit flotter au vent une fois. Aussi-tôt les tambours battirent, & les Troupes changerent toutes en même tems de face. Il le fit flotter une seconde fois : les tambours battirent derechef, & les Troupes prirent une autre figure ; enfin toutes les fois que le mouchoir flottoit, les tambours battoient & les Troupes changeoient de situation, & cela avec tant d'adresse & d'agilité, qu'il sembloit qu'elles ne fussent qu'un même corps. A chaque signe du Général, elles mettoient tantôt le fusil en joue, & tantôt le genou en terre, puis elles se relevoient, & tournoient à droite & à gauche.

Après avoir passé environ une heure à voir tous ces différens mouvemens des Troupes, nous allâ-

mes dans un autre endroit, où elles vinrent défiler devant nous par Régiment, & les drapeaux déployés. Je leur dois rendre cette justice de dire que je vis des Troupes très-belles, très-magnifiques & très-fortes. Lorsque cela fut fini, je pris congé du Roi, & je m'en retournai à mon Hôtel.

Un ou deux jours après, un de leurs Visirs qu'ils appellent le Ministre de la guerre, parce qu'il est chargé de toutes les affaires qui la concernent, vint me rendre visite. Il me dit dans la conversation, il y a un Palais particulier où le Roi entretient les Soldats blessés ou hors de service : il mérite d'être vu, & j'invite Vos Excellences à y venir : j'espére qu'Elles auront beaucoup de plaisir. J'acceptai l'invitation, & j'y fus le lendemain. J'y trouvai une nom-

breuſe aſſemblée, compoſée des plus belles femmes de Paris, que ce Miniſtre avoit conviées. Quarante ou cinquante inſtrumens à leur maniere, & dont la plupart m'étoient inconnus, ne diſcontinuerent point de concerter pendant tout le dîner. Ce fut une des plus agréables fêtes qu'on puiſſe s'imaginer.

Au ſortir de table, j'allai viſiter le Palais. Le Général me conduiſit lui-même. Il m'emmena d'abord à l'appartement des Invalides qui étoient malades & qu'on panſoit. Il y avoit cinq ou ſix cens lits très-propres. Les Domeſtiques qui les ſervent étoient rangés en ordre. Il y avoit pour-lors quelques malades qui gardoient le lit, & les Médecins étoient tout prêts à côté d'eux avec toutes les choſes néceſſaires.

Nous

Nous paſſâmes de-là dans la ſalle des remédes. On y voyoit des milliers de bouteilles de cryſtal, remplies de toutes ſortes de médicamens, qui étoient rangées ſur des tablettes, quantité de mortiers de différentes façons, des tamis & d'autres inſtrumens propres pour les remédes. Cette ſalle étoit tenue fort proprement.

On me fit voir enſuite les fours : on venoit pour-lors d'y faire cuire beaucoup de pain. Il y en avoit de deux ſorres, du pain d'ordinaire & du pain de pur froment, mais cependant le pain d'ordinaire étoit blanc auſſi.

J'allai de-là aux cuiſines. J'y vis des broches qui tournoient au moyen d'une roue à reſſort, auxquelles on avoit embroché des moutons entiers. Il y avoit auſſi ſur le feu beaucoup de chaudieres pour la ſoupe.

Cependant l'heure du dîner des Invalides vint, & on me demanda ſi je voulois les voir manger. La complaiſance m'y fit conſentir, & j'y allai. Ils mangent dans de grands réfectoirs faits exprès, où on a dreſſé des tables à deux rangs, chacune deſquelles peut contenir deux cens hommes. On donne pour quatre perſonnes un plat de rôti & un plat de bouilli, quatre pains & quatre bouteilles de vin. Ils ont des Domeſtiques particuliers pour les ſervir à table. On me fit voir après cela les meubles. Je remarquai, à dire le vrai, un très-bel ordre dans ce Palais. Il y avoit pourlors environ trois mille Invalides. C'eſt un batiment à trois étages, fort vaſte, & tout de pierre, dans un endroit fort ſpacieux. On a bâti à côté une Egliſe avec un dôme fort élevé, & d'une belle archi-

tecture, qui eſt doré & orné de peintures d'une beauté admirable.

L'Egliſe eſt pavée de porphire de diverſes couleurs. Il y a un très-bel orgue que l'on fit jouer, tandis que nous étions à conſidérer les beautés de l'Egliſe. J'avois entendu parler de cet inſtrument, mais je n'en avois jamais vu. J'eus en ce moment-là cette ſatisfaction, & je puis dire que c'eſt un inſtrument fort curieux.

Quelques jours après le Maréchal, Gouverneur du Roi, fit préparer un feſtin, & m'y invita. J'allai au Palais du Roi, où il logeoit. Il me fit beaucoup d'honnêtetés, & me demanda ſi je ſerois bien-aiſe de voir Sa Majeſté. Je lui fis connoître que cela me feroit beaucoup de plaiſir, ſur quoi m'ayant pris par la main, il me dit: Il faut que je vous la faſſe voir, en attendant

que le dîner ſoit prêt, & il m'y mena. Nous trouvâmes le Roi dans la même ſalle de cérémonie, où je lui avois préſenté la lettre Impériale, à mon audience. Il ſe promenoit avec quelques jeunes Seigneurs. Auſſi-tôt qu'il m'apperçut avec ſon Gouverneur, il ſe tourna de notre côté, & je l'abordai. Divers diſcours d'amitié furent le ſujet de notre entretien. Il étoit charmé d'examiner nos habits & nos poignards les uns après les autres. Le Maréchal me demanda que dites-vous de la beauté de mon Roi? Que Dieu ſoit loué, lui répondis-je, & qu'il le préſerve du Cativochio (a). Il n'a

(a) C'eſt une ſurperſtion très-ancienne que les Turcs ont priſe des Grecs, & qui n'étoit pas inconnue aux Romains, comme on en peut juger par divers paſſages des anciens Auteurs, & entr'autres par celui-

qu'onze ans & quatre mois, ajoûta-t-il : ſa taille n'eſt-elle pas proportionnée ? remarquez ſur-tout que ce ſont ſes propres cheveux : en diſant cela, il fit tourner le Roi, & je conſiderai ſes cheveux d'hyacinte en le carreſſant. Ils étoient comme des fils d'or bien égaliſés, & lui venoient juſques à la ceinture. Sa démarche, reprit encore le Gouverneur, eſt auſſi fort belle. Il dit en même tems au Roi, marchez de cette maniere, que l'on vous voye. Le Roi avec la démarche majeſtueuſe de la perdrix, alla juſqu'au milieu de la ſalle, après quoi il revint. Marchez avec plus de vîteſſe, ajoûta enſuite le Gouverneur, pour faire voir votre légéreté à courir : auſſi-tôt le Roi ſe mit à courir avec précipitation. Le

ci de Virgile :

Neſcio quis teneros oculus mihi faſcinat agnos.

Eglog. III.

Maréchal me demanda après cela ſi je le trouvois aimable. Je lui répondis par cette exclamation : que le Dieu Tout-Puiſſant qui a crée une ſi belle créature, la béniſſe.

Nous commençâmes enſuite à conſidérer les tableaux admirables qui étoient autour de la ſalle. Le Roi m'expliqua lui-même ce que la plûpart repréſentoient, en me diſant, celui-ci eſt un tel, celui-là eſt un tel. Il me conduiſit auſſi dans ſes appartemens, & me les fit voir tous l'un après l'autre, juſqu'à ſon lit & à l'endroit où ſon Précepteur le faiſoit lire.

Nous prîmes après cela congé de Sa Majeſté, & nous nous en retournâmes. Nous trouvâmes le dîné prêt & la table miſe. Le repas étoit exquis & magnifique.

Lorſque nous fûmes ſortis de

table M. le Maréchal de Villeroi me demanda ſi je ſerois curieux de voir les joyaux du Roi. Je lui répondis que je le ſouhaitois fort. Allons-y donc, dit-il, en me prenant auſſi-tôt par la main. Nous entrâmes de nouveau dans l'appartement du Roi. Sa Majeſté y étoit debout, & ſes Threſoriers y avoient étalé toutes les pierreries. Nous nous mîmes à les conſidérer une à une. Je vis d'abord trois habits : le premier étoit garni de perles & de pluſieurs ſortes de rubis : le ſecond de perles & de diamans. Ces perles étoient de la groſſeur d'une noiſette, pures & nettes, bien unies & d'un grand prix, de même que les rubis. Le troiſiéme étoit tout garni de diamans très-beaux, d'une belle proportion, & d'une très-grande valeur. On me montra enſuite deux

rangs de perles qui étoient grosses comme une noix muscade, & que le Roi porte en forme de nœud d'épaule, lorsqu'il monte sur son thrône. Il les avoit le jour de mon audience. C'étoit encore des pierreries d'un très-grand prix.

Il y avoit sur-tout dans une boëte une perle d'orphelin (*a*) qu'on me dit n'avoir pas sa pareille. Elle est de la grosseur d'une noix muscade & ronde comme un globe, fort blanche, fort brillante & point percée. Quand on la pose sur un miroir, elle ne sçauroit demeurer stable, & elle est toujours en mouvement. Je vis ce jour-là de mes propres yeux ce que j'avois entendu dire qu'on appelloit perle roulante.

Parmi les diamans, il y en avoit

(*a*) Je ne sçai si ce terme sera connu des Jouailliers.

de

de jaunes qui ſont fort eſtimés, & que nos Jouaillers appellent olivâtres. Je vis dans une boëte un diamant azur de forme triangulaire, très-grand & très-peſant. Je vis auſſi un rubis bleu de ciel, taillé en forme quarrée, qui étoit de la longueur du pouce & un diamant qu'on avoit acheté depuis peu d'un Anglois ſix mille bourſes. Le milieu étoit quarré & ſes côtés étoient en dômes. Il étoit travaillé avec beaucoup d'art, très-blanc, très-brillant & ſans aucun défaut, & peſoit cent trente-ſept carats. Cette pierre incomparable étoit plus groſſe qu'une noix ordinaire.

Le Roi me montroit lui-même certaines pierreries & me les donnoit à tenir. Sur cela le Maréchal lui ayant demandé à qui elles appartenoient, il répondit : A qui peuvent-elles appartenir, ſi ce n'eſt

à moi ? mais le Maréchal lui répondit, elles ne ſont pas à vous, Sire, elles ſont à la Couronne.

Lorſque les François ont un Roi encore enfant, la coutume eſt qu'il ne ſoit pas couronné avant d'être parvenu à l'âge de l'adoleſcence, & par-là ſon autorité ſe trouvant interrompue, on établit Régent du Royaume une perſonne de confiance qui eſt chargée de toutes les affaires de l'Etat. Louis quinze avoit ainſi pour Régent ſon grand-oncle le Duc d'Orléans, & on me dit que l'intention du Maréchal dans ſa répartie étoit de donner une inſtruction au Roi, en lui faiſant connoître que juſqu'à ce que parvenu à l'âge de l'adoleſcence il eût été couronné & ſe fût mis en poſſeſſion de l'autorité Souveraine, il ne feroit pas le Maître abſolu de ces pierreries. Je

pris après cela de nouveau congé de Sa Majesté, & je me retirai.

Au sortir de l'appartement du Roi, on me dit qu'on avoit levé les plans de toutes les Places que les François ont, tant sur les frontieres, que dans le cœur de leurs Etats, & qu'on y avoit marqué toutes les plaines, grandes & petites, leurs jardins, les endroits montagneux, leurs rivieres, leurs fauxbourgs, enfin jusqu'aux descentes & aux montées. Voir ces plans, ajouta-t-on, c'est voir chacune des Places qu'ils représentent, car on y a apporté tant de soin & tant d'exactitude, que vous trouverez les rues, les maisons, les Eglises, les ponts, tout en un mot dans la plus parfaite justesse. L'agrément & l'avantage d'un tel ouvrage, c'est que si l'ennemi vouloit former quelqu'entreprise con-

tre une Place, on ſçait de quel côté il peut venir, & les endroits qu'il eſt néceſſaire de fortifier, & le Roi par ce moyen eſt auſſi-bien au fait de toutes choſes, que s'il les voyoit de ſes propres yeux. On ne les montre pas communément, mais ſi Vos Excellences veulent les voir, on leur en donnera le plaiſir. Volontiers, répondis-je; en même tems le Général prépoſé pour les affaires des ſiéges & de la garde des Places, paſſa devant moi, & me mena dans une ſalle fort grande & fort longue. Il y avoit cent vingt-cinq plans, chacun deſquels étoit poſé ſur une table de la grandeur d'un ſofa. On y a obſervé une ſi grande exactitude, qu'on y a dépeint les montagnes & les plaines qui ſont aux environs des Places, avec leur verdure & leurs arbres, qui ſont

grands comme le doigt, & auxquels on a fait des feuilles de ſoie. Vous y voyez de quel côté viennent les eaux, ſi elles entourent la place, ſi elles paſſent au milieu ou à côté, comment ſont poſés les ponts, dans quelle ſituation ſont les foſſés, & les portes de la Place, la largeur & la petiteſſe des rues; enfin les fenêtres des maiſons, & tout cela comme ſi on le voyoit dans la Ville même.

On me montra auſſi des plans de pluſieurs Villes que les François avoient priſes. On me fit voir de quel côté ils avoient mis le ſiége, & comment ils avoient conduit les tranchées.

Il eſt conſtant qu'en examinant attentivement ces plans, on peut acquérir une parfaite connoiſſance de l'état de chaque Place, & que quelques grandes dépenſes qu'on

ait faites pour cela, les François peuvent ſe vanter d'avoir fait un travail fort profitable. Pendant que je les conſidérois, le Roi emporté par ſa curioſité vint me trouver, & comme on lui dit apparemment, Votre Majeſté prend plaiſir à voir M. l'Ambaſſadeur, il répartit, je ſçai auſſi que leurs Excellences prennent plaiſir à me voir. Après avoir regardé un moment, il reſſortit & s'en alla. Je le vis ce jour-là trois fois. Lorſque la viſite des plans fut finie, je pris congé du Maréchal, & je m'en revins à mon Hôtel.

Il y a dans Paris un divertiſſement particulier qu'on appelle Opéra, où l'on repréſente des merveilles. Il y avoit toujours un grand concours de monde, tous les grands Seigneurs y alloient; le Régent s'y trouvoit fort ſouvent, & le

Roi de tems en tems, je résolus d'y aller aussi. L'Introducteur me mena un jour pour cet effet un carrosse de la part du Roi, il me prit avec mes gens, & m'y conduisit. Nous fûmes à un endroit qui est joignant le Palais du Régent, & qui est fait exprès pour l'Opera. Chacun y a sa place selon son rang. On me fit asseoir à celle du Roi qui étoit couverte d'un velours rouge. Le Régent y vint ce jour-là, & se mit à la sienne. Je ne sçaurois dire quelle quantité d'hommes & de femmes il y eut. On avoit préparé plus de cent sortes d'instrumens. Il restoit environ une heure de jour, lorsqu'après avoir fermé de tous côtés, on alluma des centaines de bougies, & des lumieres sans nombre, qui étoient posées sur des lustres de cristal suspendus en l'air.

Ce lieu étoit ſuperbe ; les baluſtrades, les colomnes, les plafonds, & les murailles, tout étoit doré. Cette dorure & l'éclat des étoffes d'or que les Dames portoient, & celui des pierreries dont elles étoient noyées, firent à la lueur des bougies le plus bel effet du monde.

Vis-à-vis des Spectateurs, à l'endroit où étoient les Muſiciens, pendoit un rideau brodé. Lorſque tout le monde ſe fut placé, on leva ce rideau, & il parut un grand Palais, au milieu duquel étoient les Acteurs en habits de théatre, & environ vingt viſages d'Anges, avec des habits & des jupons chargés d'or, qui lancerent de nouveaux rayons de lumiere dans l'aſſemblée. Auſſi-tôt on entendit les inſtrumens, on danſa un moment, & enſuite on commenca l'Opeɹa.

Le ſujet de l'Opéra eſt une repréſentation en perſonnages de quelque hiſtoire. On a fait imprimer chacune de ces hiſtoires en un ſeul livre, & il y a trente de ces livres. Elles ont toutes leur nom, & à chaque aſſemblée on en repréſente une, comme ſi elle ne faiſoit que d'arriver. Voici le ſujet de celui-ci. Un Roi devenu amoureux de la fille d'un autre Roi, la demandoit en mariage, mais cette Princeſſe ſe rencontroit avoir de l'inclination pour le fils d'un autre Prince. On repréſenta dans la derniere juſteſſe tout ce qui ſe paſſoit entre le Roi amoureux, le fils du Roi & la Princeſſe. Le Roi, par exemple vouloit aller ſe promener dans le jardin. Auſſi-tôt le Palais qui étoit devant nous diſparoiſſoit & à ſa place un jardin planté de limoniers & d'orangers s'offroit à

notre vue. Une autrefois il vouloit aller faire la priere au Temple, dans un inſtant un grand Temple ſuccédoit au jardin ; enfin le Roi & la Princeſſe étant obligés d'avoir recours aux Magiciens, le Roi pour ſe faire aimer de la Princeſſe, & la Princeſſe pour ſe délivrer des pourſuites du Roi, on faiſoit pluſieurs tours de magie. Vous voyiez des feux artificiels, un combat d'une armée à pied, avec une armée à cheval, des hommes deſcendre du Ciel dans des nuées, & d'autres s'envoler de la terre ; enfin on repréſenta des choſes plus ſurprenantes & plus merveilleuſes qu'on ne peut dire : le tonnerre gronda, le Ciel étincela ; mais je ne ſçaurois trouver d'expreſſions aſſez fortes. A moins de voir ſoi-même ce que je vis, on ne peut point le croire. On peignoit ce que c'eſt que l'a-

mour avec de si vives couleurs, qu'en voyant les intrigues & les mouvemens, soit du Roi amoureux, soit de la Princesse, ou du fils du Roi, on ne pouvoit leur refuser des sentimens de tendresse & de compassion.

Un homme de la premiere distinction, a l'inspection sur l'Opera. Comme ce jeu oblige à de grands frais, on a combiné les dépenses avec le revenu, sur lequel on a mis ensuite un impôt considérable. Il rapportoit beaucoup. Il est affecté à la Ville de Paris. La représentation dura environ trois heures. Je me retirai ensuite à mon Hôtel.

L'Introducteur vint chez moi deux ou trois jours après, pour m'avertir qu'on devoit jouer un Opéra dans le Palais du Roi. Il est sûr, me dit-il, que si Vos Excel-

lences y vont, elles y prendront beaucoup de plaiſir. Elles ſeront aſſiſes dans un même lieu avec le le Roi. Sa Majeſté a à ſa droite un endroit pour ſes Parens & pour les Princes, & à ſa gauche une autre pour les Ambaſſadeurs; & comme chaque Ambaſſadeur prend ſéance ſelon ſon rang, & que Votre Excellence doit avoir le pas ſur tous, Elle ſe trouvera placée auprès du Roi J'agréai la propoſition, & le jour marqué, je me rendis à trois heures après midi au Palais du Roi.

On a fait une ſalle de danſe exprès pour jouer l'Opéra, à côté de celle d'Audience. Elle eſt beaucoup plus vaſte & beaucoup plus magnifique que celle de l'Opéra de la Ville. Les murailles ſont de marbre, dorées & ornées de peintures d'une beauté admirable. Il a quatre rangs de ſiéges. diſpoſés

par degrés, qui vont jusques au plafond, & les balustrades sont de marbre doré; enfin tout cet endroit charme la vue.

Quantité de Dames de la premiere distinction habillées superbement & resplendissantes d'or & de pierreries, vinrent ce jour-là au spectacle, & chacune prit sa place. Lorsque j'eus monté l'escalier, j'allai m'asseoir à la premiere des chaises qui étoient à la gauche de celle qui étoit destinée pour le Roi. La foule étoit plus grande à cet Opéra, qu'à celui de la Ville. Le Roi ne tarda pas à venir, & il se mit à sa place. Mademoiselle de Charolois-Condé, aussi belle que la lune, & la charmante Mademoiselle de la Roche-sur-Yon-Conti, qui étoit noyée dans les pierreries, toutes deux ses proches parentes, prirent l'une sa droite,

& l'autre ſa gauche. Je me trouvois par cette diſpoſition auprès de la derniere de ces deux Princeſſes. Vis-à-vis de nous pendoit un rideau brodé, enrichi de figures. On le leva tout-à-coup. Le lieu où l'on devoit danſer étoit rempli de viſages d'Anges, & nous vîmes un ſoleil auſſi brillant que s'il ne faiſoit que paroître ſur l'horiſon. Sa circonférence étoit de la grandeur d'une de nos tables à manger. Il étoit d'or, mais travaillé ſi artiſtement, que les bougies qui brûloient derriere ſembloient être de véritables rayons, ce qui produiſoit un effet admirable En même tems les Muſiciens de l'Opéra, l'habitation de la joie, qu'on avoit fait venir, commencerent à jouer tous enſemble, & on entra en danſe. Les danſeurs étoient des fils de Princes, de Maréchaux de France

de Ducs & de Gentilshommes; car c'étoit eux qui danſerent à cet Opéra du Roi. Ils étoient tous de la même taille & de même âge, & danſoient de huit en huit. Ils avoient des habits particuliers brodés en or trait ſur des dibas, & leur coeſſure qui étoit faite avec art en forme de panache, relevoit leur beauté, autant que le fard & la civette. Les Acteurs firent enſuite des repréſentations admirables & merveilleuſes. Lorſque tout fut fini, le Roi ſe leva & ſe retira. Je m'en retournai auſſi à mon Hôtel.

Le Duc d'Orléans, Régent, a un Palais à une lieue de Paris, qu'on appelle Saint Cloud, dont le jardin eſt très-beau. La Princeſſe ſa mere qui eſt encore en vie, y demeuroit. On me dit qu'un tel jour elle viendroit à la Ville, & que je ſerois le maître de profiter

de cette occasion pour voir ce lieu de plaisance, que M. de Biron, Lieutenant Général des Armées du Roi s'y trouveroit & m'y donneroit à manger. Ce jour venu, je montai en carrosse à midi, & je partis. Depuis Paris jusqu'au jardin de Saint Cloud, je marchai toujours entre des allées, dont les arbres étoient fort hauts, & plantés dans une exacte proportion. Lorsque je fus arrivé au Palais, je vis la plus belle disposition du monde. J'allai visiter les appartemens où logeoit le Régent lorsqu'il y venoit. Il y avoit tant de raretés qu'il me seroit impossible d'en faire le détail. J'allai aussi à celui de la Princesse sa mere. Il étoit garni de tapisseries brodées en or trait & rempli de curiosités sans nombre, que j'examinai une à une. Nous nous mîmes ensuite à table. Le repas

pas étoit frugal ; mais cependant fort exquis.

Après avoir dîné, je montai dans un carroſſe particulier, & je fus me promener dans le jardin. On me mena d'abord à un baſſin bordé d'arbres fort hauts, au milieu duquel eſt un jet d'eau qui lance l'eau plus gros qu'une pique, & de la hauteur de deux hommes par-deſſus les arbres qui entourent le baſſin. Je demandai combien il pouvoit avoir d'élévation, & on me répondit que c'étoit cent cinquante pieds. Trois de ces pieds font un de nos pics, ainſi c'eſt cinquante pics (*a*). Ce n'eſt pas la ſeule beauté de ce jet d'eau, il diſperſe ſi fort les eaux, que le ſo-

(*a*) Un pic eſt préciſément vingt-quatre pouces, mais on a laiſſé la ſupputation de cette meſure comme elle eſt dans l'original.

leil lançant pour-lors ſes rayons ſur le baſſin, il me ſembloit voir un arc-en-Ciel. On me dit que cette piéce n'avoit point ſa pareille dans toute la France.

Je vis enſuite un autre baſſin dans lequel on a fait un degré de marbre ſculpté. Les eaux coulant ſur ce degré, couvrent les marches, & on voit un degré tout d'eau. Il y a d'eſpace en eſpace des jets d'eau & des gueules de dragons, qui pouſſent l'eau avec tant d'art, que la vue de ce ſpectacle ne ſçauroit manquer de vous réjouir.

On a planté dans ce jardin des arbres de même hauteur, qui forment des allées fort proches les unes des autres. Lorſqu'on s'y promene on a des deux côtés des murailles de verdure de la hauteur d'une pique, taillées avec tant de

ſoin, qu'une feuille ne paſſe pas l'autre. Les pieds des arbres ſont diſpoſés avec la même exactitude, & il ſemble que le tout ne faſſe qu'une ſeule piéce. Ce jardin a environ quatre lieues de longueur. Je m'y promenai une heure & demie en carroſſe.

Je me préparai enſuite pour aller à Verſailles le non-pareil, & j'y fus avec tout mon monde. Il y a ſur le chemin un Palais du Roi qui eſt fort grand, & qui a un jardin; on l'appelle Meudon. C'eſt-là qu'on étoit convenu de s'arrêter pour le dîner. Je partis de grand matin de Paris, & j'y arrivai vers les dix heures. Il eſt impoſſible de donner dans une deſcription une juſte idée de la beauté de ce Palais: Je dirai ſeulement que ſitué dans un endroit élevé, il voit tout Paris, & que c'eſt le plus charmant

séjour du monde. Après avoir dîné je montai dans un carrosse du Roi, fait exprès, pour aller promener dans le jardin, qui me fit bientôt oublier l'ordre admirable que j'avois trouvé à Saint Cloud, tant dans le plan des arbres, que dans les allées & les murailles de verdure. J'y restai jusqu'à trois heures après midi, ensuite je poursuivis ma route, & j'arrivai à l'entrée de la nuit à Versailles. C'est un Palais de délices : sa disposition est merveilleuse : elle inspire la joie & chasse la mélancolie. Que n'ai-je assez de voix, pour chanter toutes les beautés de ce lieu! Mais la plume la plus éloquente seroit encore trop foible pour faire cette admirable description.

Le lendemain matin, le Gouverneur de ce Palais & quelques aurres Officiers de distinction m'in-

viterent à aller me promener dans le jardin, & me donnerent pour cet effet une chaiſe à deux roues fort jolie, dont le Roi ſe ſervoit pour aller s'y promener. Elle étoit traînée par quatre hommes. Ils me menerent d'abord dans un endroit qui paroît comme ſéparé du Palais. C'eſt un boſquet d'arbres de même hauteur, & qui forment des allées parfaitement bien allignées, qui ſe répondent les unes aux autres. Au bout de chacune de ces allées, on voit une fontaine avec un petit baſſin, & à chaque fontaine, des figures de bronze en relief de différentes ſortes d'animaux qui vomiſſent l'eau. Il y a en tout dans le boſquet trente-neuf fontaines de la ſorte, qui repréſentent chacune une fable, dont la légende eſt gravée ſur une tablette poſée entre les figures.

De ce bosquet je passai à un endroit où il y a trente-deux colomnes, qui soûtiennent trente-deux arcades, sous chacune desquelles on a planté un jet d'eau qui lance l'eau de la grosseur du doigt.

De-là je vins à un grand bassin, au milieu duquel sont deux cens trente-cinq jets d'eau, divisés en trois étages. Ceux du premier sont monter leurs eaux à la hauteur de quatre-vingt pieds, ceux du second un peu moins haut, & ceux du troisiéme encore moins. Ils forment tous ensemble la figure d'un cyprès d'argent.

De ce bassin j'allai à un autre, qui est entourré d'une très-belle balustrade de porphire à deux étages, & qui a à ses côtés deux pavillons de marbre de diverses couleurs. Son jet d'eau monte à la hauteur de cent vingt pieds. Après

celui de Saint Cloud, je n'en ai point vu qui allât plus haut. La violence avec laquelle il s'élance fait qu'il disperse quantité de gouttes d'eau, dont l'effet ressemble à un cyprès d'argent bien proportionné.

On me mena ensuite au plus grand de tous les bassins. On peut s'y promener avec plusieurs bateaux à cinq paires de rames. Il est entouré de deux rangs de jets d'eaux de soixante chacun, qui sont gros comme le pouce. Ils produisent un très-bel effet, car lorsqu'on fait jouer les eaux, vous voyez deux rangées de cyprès d'argent. On a mis dans trois endroits différens de ce bassin trois fontaines avec chacune quinze jets d'eau. Ils ne poussent pas leurs eaux en droite ligne, mais elles partent comme une fusée, & vont en se

courbant les unes d'un côté, & les autres d'un autre.

J'allai encore à un autre grand baſſin, au milieu duquel il y a une fontaine auſſi grande qu'un kioſque, environné de plus de cent animaux extraordinaires en bronze. Ces animaux ſont ſi géométriquement poſés, que lorſqu'ils vomiſſent les eaux, il ſe forme une figure ſi charmante, qu'elle met en fuite la triſteſſe, pour faire regner la joie. Il y a beaucoup de baſſins comme celui-ci & beaucoup de fontaines ſemblables dans les jardins de Verſailles, mais les deſſeins ſont tous différens, & vous ne rencontrez jamais les mêmes. J'avoue qu'il eſt abſolument impoſſible de faire une deſcription qui donne de tout ceci l'idée qu'on en doit avoir, parce qu'à moins que de le voir, on ne ſçauroit le comprendre.

Du pied de tous ces baſſins naît un canal en forme de croix, ſur lequel flottent quantité de petites barques. Je m'y embarquai le lendemain dans celle du Roi, qui étoit couverte & magnifiquement parée, pour aller voir un autre Palais qui eſt placé à l'un des côtés du jardin de Verſailles. On l'appelle Trianon. Il eſt bâti à l'endroit où ſe termine le canal au côté droit de la croix. C'eſt un Palais charmant : ſa conſtruction & ſa ſituation lui ſont particulieres ; car quoique ce ſoit la coûtume en France de bâtir à trois ou quatre étages, ce Palais n'en a cependant qu'un. Il n'y a rien qui faſſe plus de plaiſir à voir : ſon jardin eſt auſſi conſtruit d'une certaine maniere, qu'il m'eſt impoſſible de le dépeindre. Je ne ſçaurois non plus décrire toutes les dif-

férentes ſortes de fontaines & de jets d'eau qui s'y trouvent.

Après que je les eu tous vu, je remontai en bateau pour paſſer du côté gauche du canal; où eſt un autre Palais. On y a fait une ménagerie garnie d'eſpéces de volieres, bâties de pierre de taille, pour les bêtes à quatre pieds & de vol.

Chacune de ces volieres a ſon circuit particulier, & une cour entourée d'une muraille, au milieu de laquelle eſt un baſſin avec une fontaine; une grande muraille environne enſuite le tout. Au milieu de cette vaſte enceinte s'éleve un dôme fort haut. Il y a à ſes côtés cinq ou ſix petits cabinets qui communiquent les uns dans les autres, & qui ſont ornés d'ouvrages de ſculpture, travaillés avec tant d'art & de délicateſſe,

qu'ils me parurent plus mignons que ceux de nos petites tablettes des Indes. Le plancher eſt couvert de tapis brodés en or trait d'un très-grand prix. On peut voir de ce dôme toutes les bêtes de la ménagerie. Il n'y en avoit aucune pour-lors, mais je ne laiſſai pas d'en voir de fort extraordinaires, parce que toutes celles qui y avoient été autrefois, étoient peintes dans le dôme.

Depuis ce dôme juſqu'aux différentes cours où ſont les bêtes, on a fait un chemin ſouterrain & on a pratiqué entre les pavés des jets d'eau imperceptibles. Lorſqu'il y a beaucoup de monde aſſemblé & qu'on eſt attentif à regarder les bêtes par les grilles, on lâche les eaux. Elles ne ſont pas plutôt parties que les Spectateurs s'entre-pouſſent pour éviter d'être mouil-

lés, & pendant qu'ils courent d'un côté & d'autre, on a le plaisir de voir tous leurs tours & détours, & de leur crier où ils s'enfuient. Je ne voulus pas manquer de faire cette plaisanterie à ceux de mes gens qui n'étoient instruits de rien. Je leur proposai d'aller voir la ménagerie. Ils descendirent dans la cour. On lâcha en même tems les eaux, & j'eus le spectacle du monde le plus divertissant; enfin en voyant cette ménagerie, je vis une merveille qui m'étoit nouvelle.

Le lendemain j'allai voir en carrosse le Palais & le jardin de Marly, qui sont situés à l'orient de la croix du canal. Je ne fus qu'une heure en chemin. Je ne crois pas qu'il y ait rien de comparable à la beauté de ce Palais, & à la délicatesse de sa structure. Son jardin sur-tout l'emporte, selon moi, sur

tous ceux que j'ai vu. Rien n'approche de la ſimétrie admirable des arbres qui y ſont rangés. On a entrelaſſé leurs branches les unes dans les autres, de maniere qu'elles forment des voutes de verdure fort élevées, ſous leſquelles on peut ſe promener à l'abri de la pluie, & dont la perſpective eſt fort droite & à perte de vue. On a fait auſſi avec ces arbres des chambres qui ont leurs portes & leurs galeries, & qui ſont couvertes de verdure; enfin on leur a donné cent ſortes de figures, & ils ſont diſpoſés dans une certaine ordonnance, & d'une certaine maniere, que leur vue porte l'allégreſſe dans le cœur. En voyant ce jardin, je compris ce beau paſſage de l'Alcoran qui dit: que *le monde eſt la priſon des fideles, & le paradis des infideles.*

Il y a des fontaines faites ſi artiſtement qu'on peut dire qu'elles n'ont point leurs ſemblables. Vous voyez d'abord vis-à-vis du Palais un degré de marbre blanc de ſoixante-douze marches poſé droit ſur la coline, par lequel dix hommes de front peuvent monter. A chaque eſpace de cinq ou dix marches on trouve un jet d'eau des deux côtés, & la partie ſupérieure en eſt toute remplie. Ce degré deſcend dans un baſſin, & lorſqu'on lâche les eaux, elles coulent avec une telle proportion, que vous croiriez que le degré eſt fait d'une ſeule glace de cryſtal. On prend tant de plaiſir à le regarder, qu'on ne ſçauroit s'en retirer.

On a fait encore dans un autre endroit un degré de vingt-cinq marches, qui eſt environné de jets d'eau. Les eaux coulent deſſus avec

tant de rapidité qu'il paroît être tout d'écume. Je fus charmé de cette merveille.

Je vis ensuite une fontaine de marbre blanc travaillé en sculpture de la hautenr d'un homme. Sa superficie est plate, & dessus est assise une idole. L'eau qui sort par la fente qui est entre l'idole & la superficie, coulant avec proportion & égalité, & embrassant toute la fontaine, fait voir comme une petite colomne de verre. Cette piéce n'a pas non plus sa pareille. Il y a encore quantité d'autres fontaines dans ce jardin, mais je me contenterai de dire en général que quelque beau jardin qu'on puisse former dans son imagination, il ne sçauroit aller de pair avec celui-ci.

Comme il se trouvoit situé sur une petite élévation, il a fallu

faire des machines sans nombre & des dépenses infinies pour y porter des eaux. On a été obligé de les faire venir de la riviere de Seine, qui est plus basse de cent cinquante pieds. De décrire tout ce qu'on a mis en usage pour les faire monter à cet hauteur, c'est une chose impossible. Je dirai seulement qu'on a commencé par barrer la riviere, & qu'on a fait ensuite douze grosses & grandes roues, auxquelles l'eau de la Seine donne le mouvement, & qui ont chacune une pompe; or pour faire monter les eaux que ces pompes ont porté, on a couché sur la coline cinq rangs de canaux de fer de la grosseur d'un homme, au bout desquels il y a un réservoir où toutes les eaux s'assemblent, & afin qu'elles montent rapidement, on a fait des liens de fer qui sont joints les uns aux au-

tres le long des roues, enforte que lorfqu'elles tournent, les liens de fer allant devant & derriere, refoulent l'eau des pompes & la font entrer avec violence dans les canaux de fer difpofés pour la recevoir. L'eau étant ainfi entrée dans les canaux, monte comme par un degré à un lieu élevé de cent cinquante pieds.

Il reftoit enfuite à faire couler dans le jardin les eaux qui s'étoient rendues dans le réfervoir dont je viens de parler. Pour cet effet on a conftruit un très-grand aqueduc qui reffemble précifément à celui des quarante fontaines de Conftantinople, & on a difpofé des canaux de fer, depuis le réfervoir jufqu'au haut de l'aqueduc. On y fait entrer les eaux avec violence, au moyen des mêmes machines que j'ai décrites ci-deffus, & ils les portent

au haut de l'aqueduc. Cette machine mérite d'être vue, & eſt de la nature des choſes qu'on voit & qu'on raconte avec plaiſir. Pour moi, je n'ai jamais entendu parler de rien qui approchât de ce miracle de l'art. Voilà comment on eſt venu à bout de donner de l'eau en abondance au jardin. Mes gens monterent au haut de l'aqueduc par un degré de cent vingt-cinq marches.

On voit par-tout ce que je viens de dire, que Verſailles eſt compoſé de quatre Palais & de quatre jardins. Suivant cette diſpoſition, il aura ſept lieues de circuit. Sa grande ſalle qui eſt une voute, peut paſſer pour la plus belle & la plus charmante du monde. Des deux côtés ſont rangés des grands vaſes de porphire de la derniere beauté, & parfaitement bien travaillés. Il

y en a auſſi d'autres de jaſpe, & tous ſont remplis d'arbres fort eſtimés, qui nous ſont inconnus. Les fenêtres ont vue ſur le jardin, & la partie qui leur eſt oppoſée eſt garnie de glaces, dont la réflexion fait paroître la ſalle très-vaſte, & au moyen deſquelles on voit le jardin, de quelque côté que l'on s'aſſeye. Les autres appartemens ſont faits de même ſi artiſtement, que je ne ſçaurois trouver des expreſſions pour les dépeindre.

Les François ont accoûtumé de couvrir les murailles de leurs chambre d'une eſpéce particuliere de tapiſſerie, ou bien de velours & d'autres étoffes; mais celles des appartemens de Verſailles ſont brodées d'or trait. Je vis ſur-tout deux lits du Roi qui étoient d'un très-grand prix & d'un ouvrage achevé.

On me montra auſſi une hor-

loge ſur laquelle eſt la figure d'un coq. Lorſque le tems de ſonner l'heure vient, le coq bat des aîles & ouvrant le bec, chante par trois fois, précisément comme un véritable coq ; enſuite deux portes s'ouvrent, & il ſort deux hommes l'un tenant un bouclier d'argent, & l'autre une maſſe d'armes. Ils ſonnent les quatre quarts d'heure, ſe retirent, & les portes ſe referment : après s'ouvre une autre porte, & le Roi paroît aſſis ſur ſon thrône : une ſeconde s'ouvre encore au-deſſus du thrône, & un Ange ſort avec une couronne qu'il ſuſpend ſur la tête du Roi. On voit auſſi au haut de l'horloge la figure du ſoleil naiſſant. Pendant que tout cela ſe paſſe, l'horloge fait ſon carrillon, & lorſqu'elle a ceſſé, toutes les figures ſe retirent & ſe remettent à leurs places : pour-

lors les portes se ferment, & l'horloge sonne les heures.

J'ai vu tant de curiosités dans cet incomparable Versailles, qu'il me seroit impossible de les compter. Il y a une infinité d'appartemens construits dans toutes les proportions géométriques, qui communiquent les uns dans les autres, & beaucoup de corps de logemens séparés; en un mot c'est un Palais dont on n'a point vu le pareil, & la Renommée publie que l'Europe n'a rien qui puisse entrer en concurrence avec lui & avec son jardin. A dire le vrai, il mérite qu'on croye tout ce qu'on en dit.

Il y a en face du Château deux écuries, l'une que l'on appelle la grande, & l'autre la petite. Chacune est encore un grand Palais, car elle a sa vigne, son jardin &

beaucoup d'appartemens ſuperbes. Les endroits où on attache les chevaux ſont faits d'une maniere qui m'étoit inconnue. Ce bâtiment en général eſt très-beau, & bâti entierement de pierres de taille, avec des voutes & des arcades magnifiques.

On a auſſi beaucoup travaillé pour faire venir les eaux dans le jardin de ces écuries : j'en vis tous les conduits, & on a fait d'abord ſur une coline fort haute, une petite mer, où toutes les eaux ſe raſſemblent, & on a bâti enſuite auprès du Palais un réſervoir très-élevé, auquel on monte par un eſcalier de plus de cent marches. Au haut de ce réſervoir eſt un grand baſſin de cuivre, qui reçoit ces eaux par cinq canaux auſſi de cuivre, dans chacun deſquels un homme pourroit entrer, & qui les

donne enſuite au jardin par des conduits. De cette maniere, on les fait aller de tel côté que l'on veut. A moins de voir toutes ces choſes on ne ſçauroit s'en former une juſte idée, car il eſt impoſſible de les expliquer comme il faut.

On a fait venir juſques à des veines d'eaux de dix lieues loin, leſquelles raſſemblées après cela dans un même lieu, ont formé une eſpéce de riviere qui ſe jette dans la petite mer dont j'ai parlé ci-deſſus; enfin c'eſt un ſi bel édifice, qu'il mérite d'être mis au nombre des merveilles du monde. Je reſtai trois jours à Verſailles, & je m'en retournai enſuite à Paris.

Cette Ville a pareillement quantité de bâtimens, de Palais, de jardins d'une beauté admirable: j'en allai voir un grand nombre, entre autres un jardin qui appar-

tient au Roi. Il eſt compoſé de plu-ſieurs corps de bâtimens : le premier eſt l'appartement de l'anatomie. Il y a un Profeſſeur pour l'enſeigner. On a fait des diſſections de toutes ſortes d'oiſeaux & de bêtes à quatre pieds, & on les a miſes dans des chambres particulieres. On me montra ſur-tout un éléphant diſſéqué qu'on a placé de maniere avec des chaînes, qu'il ſemble être ſur ſes pieds: cependant comme il eſt décharné, on a lié les jointures des membres l'une à l'autre avec des fils d'archal, afin que les membres ne ſe ſéparaſſent point, de ſorte qu'on les peut voir très-diſtinctement. On a fait la même choſe pour les autres animaux. Il y a auſſi beaucoup de ſqueletes d'hommes, de femmes, & de petits enfans, dont on diſtingue pareillement tous les

membres;

membres; on a même poussé l'exactitude plus loin ; car pour faire paroître les chairs, de la graisse, des veines, des nerfs, on a formé des membres de cire, & contrefait la couleur des veines & des nerfs. Les Médecins montrent ces corps aux heures de leçon à leurs Ecoliers. Véritablement on ne peut point s'empêcher de rendre justice à leurs soins & à leur application.

Le second corps de bâtiment est pour la Médecine. Il a pareillement son Professeur en cette science, & c'est à lui qu'on a confié le jardin. Je fus dans l'appartement des remédes qui est très-vaste. Ses chambres sont environnées de tablettes, garnies de bouteilles, dans lesquelles on a ramassé toutes sortes de drogues, avec tant de soin, qu'il n'y a chose au monde qui ne s'y trouve. Aussi quelle quantité de

merveilles de la terre & de la mer, de pierres, de plantes, de sels, de minéraux n'y voit-on pas?

Me voici venu au jardin. On s'est si fort appliqué à rassembler tous les simples dont il est parlé dans les livres de Médecine, qu'on a fait venir jusques à ceux qui croissent en Perse & dans le Pays des Usbeks, pour les transplanter en France. Combien pareillement n'a-t-on point apporté d'arbres, de fleurs & d'herbes de la Chine, & sur-tout du nouveau monde? Je vis des plantes inconnues en Turquie, qui sont si extraordinaires, qu'il est impossible de les expliquer par une description à une personne qui ne les a point vues.

Comme le climat froid de Paris ne convient point aux simples qui viennent du nouveau monde, on a bâti des serres qui sont fermées de tous

cotés de chassis de verre, & dans le dessous qui est vuide, on a pratiqué des cheminées. Par ce moyen on y allume dans les grands froids un feu équivalent à la chaleur du climat des Indes, pour chauffer les plantes comme on feroit un bain, & afin que cette châleur soit tempérée & portée au degré nécessaire, on ne brûle que du fumier de boeuf. Voilà jusqu'à quel point on a poussé les soins pour parvenir aux fins qu'on s'étoit proposées.

Que de Palais sans nombre, d'Eglises, de Bibliothêques, & de choses rares, curieuses & extraordinaires n'ai-je point encore vu à Paris. Il y a une manufacture pour les tapisseries, qui appartient au Roi. On n'en peut point vendre sans la permission & connoissance de l'Inspecteur qui est établi par Sa Majesté. De même, lorsque

quelqu'un veut y faire travailler ; il faut d'abord qu'il prenne sa permission, & ensuite qu'il paye la dépense, après quoi on se met à l'œuvre. Les tapisseries sont très-cheres. Si vous en faites faire par exemple une simplement à figures & à personnages, elle vous reviendra à trois ou quatre bourses d'argent, & ainsi à proportion si elle est d'or filé ou d'or trait. On me dit que cette manufacture étoit digne de ma curiosité ; & j'y allai. Comme on sçavoit que je devois venir, on avoit fait tendre sur les murailles toutes les tapisseries qui étoient faites. Il falloit qu'il y en eût plus de cent piéces d'étendues ; car la manufacture est fort vaste. Les voir & mettre le doigt d'admiration dans la bouche, fut pour moi la même chose. Les fleurs sont travaillées avec tant d'art, que

vous ne remarqueriez aucune différence entre elles & de véritables fleurs, qui feroient dans des bouteilles (a). Les airs de têtes & les attitudes des perfonnages, leurs paupieres, leurs fourcils & pareillement leurs cheveux & leur barbe font fi bien repréfentés, que certainement Mani ni Bizad (b) ne pourroient point atteindre à ce degré de perfection, même fur le beau papier de Catay. On a donné à l'un un air riant, pour témoigner fa joie, & à un autre un air trifte, pour témoigner

(a) Les Turcs qui font grands fleuriftes ont accoûtumé dans le tems des fleurs de couper quelques-unes des plus belles & de les mettre une à une dans de petites bouteilles faites exprès. Ils rangent enfuite plufieurs de ces bouteilles fur un rond de bois, & paffent des heures entieres à les contempler.

(b) Deux Peintres fameux chez les Orientaux.

ſa triſteſſe. L'un eſt repréſenté tremblant de peur, l'autre pleurant, & l'autre abbatu de quelque maladie; ainſi du premier abord vous connoiſſez l'état de chaque perſonnage. Il n'y a point de deſcription qui puiſſe exprimer la beauté de ces ouvrages; il eſt au-deſſus de tout ce qu'on peut s'imaginer. Moi-même, lorſqu'on me les avoit auparavant dépeintes, je n'avois pu croire qu'ils fuſſent tels que je ſçais préſentement qu'ils ſont, & j'avois regardé ce qu'on m'en diſoit comme impoſſible.

On me montra les métiers : il y en a plus de cent, & les ouvriers qui y travaillent ſont au nombre de cinq ou ſix cens. La chaîne eſt d'une laine qu'on a ſoin de préparer & la trame de ſoie de diverſes couleurs. On la fait auſſi quelquefois d'or filé ou d'or trait. Les fi-

gures & les personnages qui doivent entrer dans chaque tapisserie, sont dessinés avec les couleurs sur une toile huilée, & outre cela en noir sur la chaîne. Les ouvriers ont encore devant eux le dessein original, conformément auquel ils posent avec la trame les couleurs des figures, des personnages & des fleurs.

Il y a aussi une manufacture de glaces qui appartient au Roi, de même que celle des tapisseries, & de laquelle on ne peut pareillement rien vendre, sans connoissance de l'Inspecteur. Je voulus y aller pour voir polir les glaces. Il y a plus de deux cens métiers, & uu millier d'ouvriers. On attache premierement avec du plâtre une glace brute sur un métier, & une autre sur une planche, ensuite on répand entre les deux glaces un

ſable particulier avec de l'eau, & quatre hommes ſe mettent à les frotter l'une contre l'autre, juſqu'à ce qu'une des ſurfaces ſoit polie. On fait après cela la même choſe pour l'autre. Les deux glaces ainſi polies, ſont poſées ſur un autre métier, & on leur donne le brillant en les frottant avec un inſtrument fait exprès, d'une certaine terre rouge.

Entre le nombre infini de glaces qui étoient dans cette manufacture l'Inſpecteur m'en fit remarquer deux ſur la premiere qui avoit cent quatre pouces de longueur, & ſoixante-quatre de largeur; il me dit qu'ayant voulu éprouver juſqu'où on pourroit porter la grandeur des glaces, ils étoient venus à ce point; & ſur la ſeconde qui avoit cent quatorze pouces de longueur, & quarante-huit de largeur; qu'après la pre-

miere

miere tentative, ils avoient redoublé leurs efforts, pour voir s'ils ne pourroient point faire une autre glace plus grande, & qu'ils avoient fait celle-ci; mais la longueur ayant diminué la largeur, il leur avoit été impossible de les proportionner l'une à l'autre. Chacune étoit aussi grande qu'un sofa; selon notre compte, le pic de Masson faisant vingt-quatre pouces de longueur sur deux pics seize pouces de largeur, & la seconde quatre pics dix-huit pouces de longueur, sur deux pics de largeur.

Il n'est point vrai que Paris soit si grand que Constantinople, mais aussi ses maisons sont à trois ou à quatre étages & beaucoup à sept, & chaque étage loge une famille entiere. On voit grande quantité de monde dans les rues, parce que les femmes qui ne peuvent de-

meurer un moment chez elles, ne font que se promener de maisons en maisons pendant toute la journée. Ce mélange d'hommes & de femmes fait paroître la Ville plus peuplée qu'elle ne l'est en effet. Les femmes font le commerce & restent dans les boutiques qui sont toutes remplies de choses rares & curieuses.

Au milieu de cette Ville, qui après Constantinople n'a point sa pareille, coule la riviere de Seine. Elle y forme une isle fort renommée pour ses miroirs, & dans laquelle est bâtie Notre-Dame, Eglise très-ancienne & très-grande. On passe d'un côté à l'autre de la riviere par des ponts. Il y en a deux entre autres sur lesquels il y a tant de boutiques, qu'ils sont devenus proprement une rue, & qu'en y passant, on ne voit pas même la ri-

viere. Les rues de Paris ſont fort larges, & le pavé en eſt quarré. Ses maiſons ſont bâties ou de pierres de taille, ou d'une maſſonnerie qui l'imite. Les jardins ſont très-beaux, & tous d'une conſtruction extraordinaire.

Dans ce même tems-là ſurvint le Ramazan, & nous commençâmes à jeûner. Nous ne manquions point toutes les nuits de faire le terauih (a) en commun, & nous commencions notre abſtinence à

(a) Les Turcs font cinq prieres par jour : la premiere au lever de l'aurore : la ſeconde à midi : la troiſiéme environ à trois heures & demie ; la quatriéme au coucher du ſoleil, & la cinquiéme après que le crépuſcule a diſparu. Celle-ci qui n'a ordinairement que treize génuflexions, en a vingt de plus dans le Ramazan, & on appelle ces vingt génuflexions le terauih ; mais il n'eſt point de précepte, & chacun eſt libre de le faire ou non.

cinq heures & demie (*a*), qui eſt le tems auquel la fauſſe aurore (*b*) paroiſſoit. Le premier Aſtrologue m'avertit que dans l'été environ pendant deux mois, la fauſſe aurore diſparoiſſoit fort vîte : véritablement le ſoir il n'y avoit que deux heures de crépuſcule, & le ſoleil remontoit ſur l'horiſon huit heures après s'être couché.

Le ſeize dudit Ramazan, jour de Samedi, l'Introducteur vint

(*a*) C'eſt cinq heures & demie après le coucher du ſoleil.

(*b*) Les Turcs diſtinguent deux aurores : l'une qu'ils appellent la menteuſe ou la premiere, eſt une clarté qui paroît quelque tems avant le lever du ſoleil, & après laquelle il y a encore de l'obſcurité ; & l'autre qu'ils appellent la véritable & la ſeconde, eſt celle qui eſt ſuivie du ſoleil. Dans le Ramazan ils commencent leur abſtinence lorſque la premiere aurore paroît.

chez moi dans le carroſſe du Roi, pour m'inviter à aller prendre mon audience de congé de Sa Majeſté. Je me préparai auſſi-tôt, & je me mis dans le fond du carroſſe avec le Prince de Lambeſc, qui étoit venu avec l'Introducteur. Celui-ci & le Divan Effendiſi ſe placerent ſur le devant. Mes gens monterent ſur quarante ou cinquante chevaux qu'on leur avoit amenés. Un Régiment de Cavalerie marchoit devant & après nous. Il y avoit ſur le chemin quantité d'autres Troupes de Cavalerie & d'Infanterie ſous les armes, pour me ſaluer.

J'entrai cette fois-ci dans le Palais du Roi, du côté de la cour, & je deſcendis de carroſſe au même endroit où Sa Majeſté deſcend. J'allai comme j'avois fait à ma premiere audience dans l'appartement de Monſieur le Duc, Intendant de l'é-

ducation du Roi & son proche Parent, & j'y pris un peu haleine, après quoi on me pria de monter chez le Roi. Plusieurs Généraux & autres personnes de distinction de la Cour, vinrent au-devant de moi. Chacun à un certain endroit & me conduisirent dans la même salle où j'avois vu Sa Majesté la premiere fois. Le Roi assis sur son thrône, avoit le Maréchal son Gouverneur derriere lui : à sa droite le Régent, auprès duquel étoient Monsieur le Duc & le Comte de Toulouse, & à sa gauche, le Prince de Conti & les enfans du Régent. Les autres personnes de l'assemblée étoient placées chacune selon son rang. Aussi-tôt que je parus, le Roi se leva : je portai en même tems mes mains sur la poitrine. Lorsque je fus ensuite près lui, je lui fis la révérence, & je lui

dis que j'étois venu pour prendre congé de lui, & pour lui témoigner ma satisfaction & mon contentement du bon accueil que j'avois reçu de Sa Majesté. Elle me fit répondre par le Maréchal de Villeroi : Il n'y a point de doute que l'Ambassade de Vos Excellences ne serve à affermir l'ancienne amitié des deux Empires, & en leur particulier Elles peuvent être persuadées que je ne les oublierai point, & que j'en parlerai en toute occasion, avec des sentimens de bonne volonté. Elle prit en même tems sa lettre des mains du même Maréchal, & la donna au Ministre d'Etat qui occupoit la place de Visir, lequel me la remit. Lorsque je l'eus reçue, je la remis aussi au Divan Effendisi. Je fis ensuite la révérence, & je me retirai, & après quelques pas, je portai en-

core mes mains sur la poitrine, & je pris congé.

Je repassai à l'appartement de Monsieur le Duc, pour attendre que mes gens fussent à cheval. Je montai de-là en carrosse avec l'Introducteur seulement, le Prince de Lambesc ayant pris congé de moi, & je m'en retournai à mon Hôtel. Toutes les deux fois que j'eus audience du Roi, je fis entrer avec moi dix personnes de ma suite.

Le Mardi d'après, le Régent m'envoya son Introducteur avec son carrosse, pour m'inviter à aller prendre aussi congé de lui. On avoit eu soin de m'amener en même tems quarante ou cinquante chevaux pour mes gens. Je montai dans le carrosse, & je me rendis au Palais du Duc d'Orléans. L'assemblée étoit dans la même salle où je l'avois vû la premiere fois. Il se

leva lorſque j'entrai, m'ôta ſon chapeau, & vint deux ou trois pas au-devant de moi. Nous nous fîmes l'un & l'autre les complimens de congé, & il me remit de ſa propre main ſa lettre pour Leurs Grandeurs le très-Puiſſant Grand Viſir, que je donnai au Divan Effendiſi. Je pris enſuite congé de lui, & je m'en retournai en pompe à mon Hôtel, car on me fit accompagner d'un grand nombre de Cavaliers, & il y avoit outre cela beaucoup de gens rangés ſur mon chemin pour me ſaluer.

Le Miniſtre d'Etat pour les affaires étrangeres, dont j'ai parlé ci-deſſus, étant auſſi chargé de celles des Ambaſſadeurs, j'étois allé le voir après mon arrivée à Paris, après le Régent, & lorſqu'il m'y avoit fait inviter, l'Interprete m'avoit dit que j'aurois la contre-viſite.

Comme je remarquai que jusqu'alors il n'étoit point venu, je dis à l'Interprete que le Ministre ne m'avoit point encore rendu la visite qu'il me devoit (a) ; que le tems de mon départ étoit proche, & qu'il allât s'informer quand est-ce qu'il me viendroit voir. Deux jours se passerent sans que j'eusse de réponse. Cela m'obligea de demander de nouveau à l'Interprete si cette visite se feroit. Il me répondit là-dessus tout troublé que les grandes occupations du Ministre ne lui avoient pas laissé le tems de s'en acquitter, mais que cepen-

(a) On auroit évité cet incident si on eût suivi l'avis du Marquis de Bonnac, & qu'on eût obligé Mehemet Effendi de visiter d'abord après son entrée celui qui feroit à son égard les fonctions de premier Visir : de cette maniere, l'Ambassadeur Turc n'auroit pas seulement formé la prétention de la contre-visite.

dant il espéroit que j'irois le lendemain prendre congé de lui ; qu'après cela je me trouverois libre, & que je n'aurois plus rien à faire. Ce n'est point là mon intention, lui répliquai-je : j'ai été d'abord voir ce Ministre sur ce que vous m'aviez dit qu'il me rendroit la visite : il ne l'a point fait jusqu'aujourd'hui : apparemment que c'est par vaine gloire ; ainsi vous pouvez compter qu'à moins qu'il ne vienne chez moi, je n'irai point chez lui : faites seulement sçavoir à Monsieur le Comte de Toulouse que je me propose de lui faire demain mes adieux. L'Interprete sur cela voulut commencer à me donner des conseils qui tendoient à me porter à faire ce que le Ministre désiroit de moi. Il me dit que toutes les affaires des Ambassadeurs lui étoient commises ; que c'étoit lui

qui étoit chargé de préparer les préſens que le Roi me devoit faire; qu'ainſi il ne lui paroiſſoit point convenable de lui donner dans ces circonſtances aucun mécontentement. Il n'a point ſujet d'être offenſé de ma conduite dans tout ceci, lui répondis-je : vous-même, vous m'aviez dit qu'il me rendroit viſite : pourquoi me déguiſer la vérité? Je n'ai fait en cela, repartit l'Interprete, que vous rapporter ce qu'il m'avoit dit. Et pourquoi donc, repris-je, n'eſt-il point venu : eſt-ce qu'il s'eſt repenti d'avoir donné ſa parole? Répondez-moi là-deſſus. Cela engagea l'Interprete à en venir au dénouement de l'affaire. Il me répliqua que ce Miniſtre prenoit le titre de Viſir, & qu'en cette qualité il ne vouloit pas me venir voir, parce que nos Viſirs n'alloient pas chez les

Ambaſſadeurs ; mais je lui répondis que la raiſon qu'il m'alléguoit ne pouvoit point être reçue ; car, ajoûtai-je, ſi la dignité de ſon emploi l'empêche de venir chez moi, pourquoi va-t-il chez les Ambaſſadeurs d'Allemagne, d'Angleterre & d'Hollande ? Il fait voir par-là qu'il n'eſt pas d'un rang à ne point rendre viſite à des Ambaſſadeurs ; ainſi il faut qu'il vienne auſſi chez moi ; qu'avez-vous à répondre ? Rien autre choſe, reprit-il, ſi non qu'en ceci il ne fait qu'imiter votre Grand Viſir. Quoi, lui dis-je, ſous prétexte que notre Grand Viſir ne va pas chez les Ambaſſadeurs, prétend-t-il les venger ſur moi. Notre Viſir occupe un rang fort élevé dans l'Empire Ottoman : quiconque veut l'imiter, doit l'imiter en tout ; car de le faire ſeulement dans ce point de ne pas rendre viſite

aux Ambaſſadeurs, & diſſimuler, ou pour mieux dire négliger le reſte, cela ne convient pas. Il eſt vrai que notre Grand Viſir ne va point chez les Ambaſſadeurs, mais à leur arrivée à la Porte, il les invite & leur donne un grand feſtin, à la fin duquel il fait diſtribuer à leur ſuite des caffetans : il leur fait auſſi préſent à eux-mêmes d'une péliſſe de martre zibeline, & d'un beau cheval harnaché, & les Ambaſſadeurs vêtus de cette péliſſe & montés ſur ce cheval s'en retournent à leur Palais avec une ſatiſfaction parfaite (*a*); il pratique en-

(*a*) Tout cela eſt faux, ſur tout pour le repas, le préſent de la péliſſe de martre zibeline & du cheval. Cependant au retour de Mehemet-Effendi, il arriva pour la premiere fois que le Grand Viſir, pour témoigner la joie qu'il avoit eu de la magnifique réception faite à Mehemet-Effendi, fit donner au Marquis de Bonnac, lorſ-

core la même chose, lorsqu'ils viennent prendre congé de lui. Si ce Cardinal avoit suivi cette métho-

qu'il alla chez lui, pour lui présenter les Officiers de l'armement, une pélisse d'hermine, & un cheval harnaché. Sur quoi il y a deux choses à remarquer : c'est qu'ayant fait proposer avant cette visite au Marquis de Bonnac l'alternative d'un présent d'un cheval ou d'une pélisse d'hermine, celui-ci se détermina pour le cheval ; & que nonobstant cela, le Grand Visir lui fit aussi donner la pélisse.

La seconde chose à remarquer au sujet de la pélisse, est l'adresse de ce Ministre ; car ayant fait donner aux premieres audiences qu'eut le Sieur d'Ascouf, comme Plénipotentiaire de Moscovie, une pélisse de samour, changea cet usage dans le dernier, & ne lui donna qu'une pélisse d'hermine, sous prétexte que l'hermine étoit plus estimée parmi les Princes Chrétiens que la zibeline, & que les habits de cérémonie des Rois de France entr'autres, étoient doublés non de zibeline, mais d'hermine.

de, je n'aurois rien à dire ; mais tant s'en faut : je n'ai point mangé une bouchée de ſon pain : je conclus de-là qu'il ne reſſemble point du tout à notre Grand Viſir. Que s'il dit qu'il veut abſolument faire à mon égard comme lui, il ne doit point ſuivre ſon exemple dans une ſeule choſe, & s'en éloigner dans les autres ; ainſi, ou qu'il l'imite en tout, ou qu'il vienne me voir, ſinon ſoyez aſſûré que je n'irai point prendre congé de lui.

Cette converſation eut ſon effet ; l'Interprete alla auſſi-tôt en rendre compte à ce Miniſtre, & me rapporta le ſoir pour réponſe qu'il viendroit le lendemain.

Il vint effectivement & j'allai le recevoir au bas de l'eſcalier. Il ne reſta qu'un moment chez moi. Lorſqu'il s'en retourna je l'accompagnai encore juſqu'au même endroit. Comme

Comme il ne reſtoit plus de difficulté ; le lendemain après avoir fait ma priere du midi, je fus prendre congé du Miniſtre. Il vint au-devant de moi à la porte de ſa chambre. Nous parlâmes fort long-tems enſemble, & notre converſation finie, je pris congé de lui. Il m'accompagna à l'ordinaire juſqu'à la porte de ſa chambre.

Au ſortir de chez ce Miniſtre, j'allai chez le Comte de Toulouſe, Grand Amiral, qui vint me recevoir comme la premiere fois ; & m'accompagna de même fort loin, lorſque je m'en retournai.

Il vint le lendemain me rendre la viſite de la même maniere que précédemment. J'allai au-devant de lui, je l'accompagnai également comme il avoit fait.

Le lendemain j'allai prendre congé du Maréchal, qui me fit encore

toutes ſortes d'honneurs. Le jour d'après qui étoit la veille du Bayram, il vint auſſi chez moi, pour me faire ſes adieux. Je le recus avec les honneurs qu'il méritoit.

Ce même jour qui étoit comme je viens de dire la veille du Bayram & un Vendredi, je voulus voir ſi la nouvelle lune paroîtroit. J'envoyai pour cet effet ſur le ſoir cinq ou ſix de mes gens à l'Obſervatoire, où il y a une tour fort élevée. Ils regarderent de cette tour, & trois d'entr'eux l'ayant vu vinrent m'en porter témoignage. Nous jeûnâmes encore tout le Vendredi, & le lendemain nous fîmes le Bayram.

C'eſt le feu Roi Louis XIV. qui a fait bâtir cet Obſervatoire en faveur d'un fameux Aſtrologue nommé Caſſini. Il y a une grande tour de pierre de taille à trois étages,

chacun desquels a quantité de chambres remplies de machines sans nombre, les unes propres à l'Astronomie, & à l'Observation des Astres, & les autres à lever avec facilité les grands fardeaux, à connoître quand la lune est nouvelle, à faire monter les eaux de bas en haut, & à d'autres choses admirables & merveilleuses.

Il y a aussi des miroirs ardens concaves de la grandeur d'une de nos grandes tables à manger, faits de fer de Damas. Ils sont posés sur des trépieds d'acier. Lorsque j'y allai, on présenta devant ces miroirs des morceaux de bois qui s'enflammerent à l'instant & qui furent consumés. On fit la même épreuve avec le plomb, & il fondit incontinent.

Je vis encore beaucoup d'instrumens d'Astronomie & de Géomé-

trie, des spheres assises sur des piédestaux de fer, dans chacune desquelles deux ou trois hommes pouvoient tenir, & d'autres machines propres pour la considération des Astres qui nous sont inconnues, & avec lesquelles une personne qui auroit déja quelque teinture de cette science, peut devenir en peu de tems très-habile; car on me fit voir tout ce que l'esprit peut s'imaginer.

Il y a sur-tout une machine qu'on a inventée nouvellement, pour connoître les éclipses de soleil & de lune. Ce sont plusieurs cercles, autour desquels on a marqué des chiffres & gravé le soleil & la lune. Lorsque ces cercles viennent à tourner, une petite aiguille semblable à celle d'une montre, & dont le bout est rond comme un aspre (*a*) s'étend tantôt sur le so-

(*a*) Monnoie d'argent qui vaut six de-

leil & tantôt ſur la lune, & ſuivant qu'il couvre la lune, totalement ou en partie, on juge qu'un tel mois il doit y avoir une éclipſe de lune de tant de pouces. Il en eſt de même pour le ſoleil. Un cercle donne à connoître qu'une telle année, qu'un tel mois, qu'un tel jour il y aura une éclipſe de ſoleil de tant de pouces : c'eſt une choſe merveilleuſe ; auſſi les François ſont-ils fort glorieux de cet inſtrument. Ils me dirent qu'il ne ſe trouvoit qu'en France, qu'il devoit ſa naiſſance à la libéralité de Louis XIV. de même que les autres qui avoient été juſqu'alors inconnus, parce que ce Prince qui connoiſſoit par lui-même le prix de la ſcience, combloit de bienfaits & de graces ceux qui inventoient quelque nouvelle machine, & que

niers de France.

losqu'on les lui présentoit il les faisoit mettre dans l'Observatoire, pour l'usage des Etudians. Véritablement j'y vis tant de choses admirables, qu'un thrésor même ne suffiroit pas pour en faire l'acquisition.

Il y avoit entr'autres une lunette pour considérer les étoiles & les planettes. Son verre est aussi grand qu'un miroir de Barbier (*a*). Elle a un étui fait de lames de fer blanc & ressemble à une pompe de puits. Sa longueur est de plus de cinquante pics. On l'a enchassée dans une vergue de vaisseau creusée en goutiere, à laquelle elle est outre cela fortement liée : au bout est un autre petit verre ; ainsi elle n'en a que deux. Sur un endroit un peu élevé de la cour de l'Observatoire, on a planté en forme de colomne

(*a*) Les miroirs de Barbier sont ronds en Turquie.

une autre vergue, au haut de laquelle on a placé une poulie & suspendu une machine, dont une des extremités est liée à la lunette. A l'autre extrémité sont suspendus des plombs & des fers, de sorte qu'un seul homme remue cette grande lunette comme il lui plaît; la met en bas ou en haut, la tourne devant ou derriere, à droite ou à gauche.

Je fus curieux de considérer moi-même un moment le Ciel avec cette lunette. Je vis d'abord l'étoile de Venus, qui ne faisoit que de se lever. Elle avoit la forme d'une lune de trois jours, & sa couleur tiroit sur celle du lilas rouge. On me dit que de tems en tems elle devenoit pleine, & que pour-lors elle paroissoit ronde; mais que présentement elle étoit dans son décours.

Je regardai enſuite la lune. Son corps me parut fort grand : il ne pouvoit être contenu par la lunette. Je découvris ſi bien ſa figure que je puis dire qu'elle reſſembloit à un gros pain ſpongieux (*a*) partagé par le milieu, & comme s'il y avoit des cavernes & des allées dans le globe de la lune, les endroits bas ſe trouvans ombragés, paroiſſoient de couleur de ciel, & ſa ſurface blanche & brillante. Glorifions le Créateur ; mais je ne pus point appercevoir les arbres & les eaux que quelques François prétendent qu'il y a.

Je conſidérai auſſi Saturne : ſa figure eſt ronde ; mais comme il étoit retrograde, je le vis ovale. Dans la circonférence de cette pla-

(*a*) C'eſt la forme des gâteaux à demi-cuits que les Turcs mangent ordinairement au lieu de pain.

nette

nette ſont cinq étoiles qui tournent continuellement autour d'elle. Les Anciens ne les ont point connues : ce n'eſt qu'au moyen de la lunette qu'on les a découvertes; cependant quelqu'attentivement que je regardaſſe, je n'en pus voir que deux. ceux qui étoient auprès de moi n'en virent pas davantage. Il y eut ſeulement une perſonne qui dit qu'elle en avoit vu trois.

On a deſſiné la figure de cette planette, & on a joint à ce deſſein une explication très-exacte de la maniere dont elle fait ſa révolution. On m'avoit montré tout cela auparavant, & on m'avoit dit que le corps de Saturne étoit environné d'un anneau & de figure ronde ; mais que comme cette nuit il étoit retrograde, il paroîtroit ovale.

On m'avoit fait voir pareillement le deſſein qu'on a fait de la

planette de Jupiter, & on m'avoit dit qu'il avoit auſſi dans ſa circonférence quatre étoiles qui tournoient perpétuellement autour de lui, chacune dans un cercle, & à une proximité & diſtance égale l'une de l'autre. Lorſque j'obſervai enſuite cette planette avec la lunette, je trouvai tout préciſément comme on me l'avoit montré ſur le deſſein, c'eſt-à-dire quatre étoiles dans circonférence, & d'une figure ronde.

Comme il n'étoit point poſſible de conſidérer bien en une ſeule fois tant de merveilles, je retournai à l'Obſervatoire un mois après. On me dit encore en me montrant les planettes en relief, que je verrois cette nuit la ſituation des ſatellites de Jupiter, avec telle & telle différence. Je trouvai toutes choſes dans cette diſpoſition. Vé-

ritablement on a ſi bien fait cette repréſentation en relief, qu'en tournant le cercle vous connoiſſez de combien de degrés & même de minutes par jour eſt la révolution de ces ſatellites, & ſous quelle figure ils doivent paroître. C'eſt encore une des Obſervations que les Anciens ignoroient, & une des queſtions qui ont été réſolues depuis l'invention de la lunette. Leur cours n'eſt pas comme celui des autres planettes, car chacun tourne ſeulement dans ſon cercle : par exemple, pendant que Jupiter fait ſa révolution, ils font la leur, en l'environnant en cercle. Louanges au Très-Haut, à qui rien n'eſt impoſſible.

Caſſini ce fameux Aſtronome dont j'ai parlé ci-deſſus étant mort avant d'achever ſes Obſervations, ſon fils lui a ſuccédé dans ſon em-

ploi de premier Aſtronome, & a été fait Profeſſeur de l'Obſervatoire. En cette qualité on lui a confié ce précieux thréſor. Il me donna par écrit les queſtions que ſon pere avoit faites contre les tables aſtronomiques de Ptolomée, car ſes Ouvrages n'étoient pas encore imprimés. Comme il eſt lui-même très-habile dans l'Aſtrologie, il ſe propoſoit de les mettre au point de perfection, avant que de leur faire voir le jour.

J'avois réſolu de partir, pour revenir dans ma Patrie, le Jeudi d'après le Bayram; mais le Gentilhomme qui étoit auprès de moi, vint m'inviter de la part de Monſieur le Duc pour aller à la maiſon de campagne de ce Prince qui eſt à ſix lieues de Paris. Il me dit que je ſerois obligé d'y reſter deux jours, parce que comme il y avoit un

Parc pour la chasse, Monsieur le Duc vouloit me donner le plaisir de celle du Cerf, & qu'il ne falloit pas que je quittasse la France sans voir cela ; enfin il fit si bien, que bon gré malgré je lui promis d'y aller. Aussi-tôt il s'en retourna pour en donner avis. Cette partie fut cause que je remis mon départ au Samedi.

Après que j'eus recommandé à mon Intendant de tenir toutes choses prêtes pour mon retour, je montai le Mardi en carrosse avec mon fils, pour aller à la maison de Monsieur le Duc. Nous avions marché trois heures, lorsque nous arrivâmes à un Palais (*a*). On nous dit qu'il appartenoit au même Prince, & on nous pria d'y entrer pour y dîner. Je suis obligé de dire que je vis un Palais dont on ne sçau-

(*a*) Saint Maur.

roit ttouver le ſemblable, & un bâtiment qui inſpire la joie. Nous ne fimes que prendre un peu de repos, & nous remontâmes en carroſſe. Une pareille marche nous mena à trois heures après midi au Palais de Chantilly. Nous y entrâmes par un pont. La forme & la diſpoſition de ce Palais ſont ſi extraordinaires que je n'en ai point vu de ſemblables. Il y a premierement une très-grande cour. A ſes quatre faces ſont des bâtimens de pierre à trois étages fort vaſtes, & à ſes quatre coins, quatre tours, au haut de chacune deſquelles eſt conſtruit un kioſque fort élevé, de ſorte que de dehors on le prend pour une magnifique forrereſſe.

Une petite riviere qui paſſe auprès, a donné occaſion de faire un foſſé autour du Palais. Sa profondeur eſt de quatre pies, & ſa lar-

geur de plus de cinquanre. Il eſt bordé des deux côtés de pierres de taille, & ſe remplit des eaux de la riviere qu'on y a détournés. Le Palais étant demeuré de cette maniere au milieu du foſſé, on eſt obligé d'y entrer par un pont, de ſorte que lorſqu'on le leve avec des chaînes, le Palais devenu une Iſle, ſe trouve au milieu des eaux. On a mis des poiſſons dans ce foſſé qui ont beaucoup multiplié, & vous en voyez quantité ſe promener ſur la ſurface de l'eau. Lorſque vous conſiderez cela des fenêtres de l'étage d'en bas, vous avez autant de plaiſir que ſi vous étiez ſur le canal de Conſtantinople. On a trouvé encore aux environs beaucoup d'autres ſources, dont on s'eſt ſervi pour faire dans le jardin des baſſins d'eſpace en eſpace. Ils ont

chacun leur jet d'eau qui joue jour & nuit ſans interruption, & qui ſont poſés de maniere que de quelque côté du Palais que vous regardiez dans le jardin, vous avez le plaiſir de voir le bouillonnement des eaux de deux ou trois jets d'eau qui les jettent de la groſſeur d'un homme. Ce jardin eſt fait avec beaucoup d'art, & planté de limoniers & d'orangers, & d'une ordonnance ſi charmante, que les yeux des Spectateurs ne peuvent ſe raſſaſier de le contempler. Il y a deux petits ponts ſur leſquels il faut paſſer pour y aller. Je paſſai ſur ces ponts & j'y entrai. J'y reſtai juſqu'au ſoir à me promener & à conſidérer tous ces baſſins admirables. A l'entrée de la nuit, je revins au Palais, & lorſque l'heure du ſouper fut venue, on ſervit

un magnifique repas, pendant lequel nous eûmes la ſymphonie d'un nombre infini de Muſiciens qu'on avoit fait venir. Nous paſſâmes ainſi deux heures à prendre le plaiſir de la table & de la muſique, après quoi je me retirai dans mon appartement pour me livrer au repos.

Le lendemain matin on fit ſervir le dîner de meilleure heure qu'à l'ordinaire, & on me propoſa une partie de chaſſe. Je l'acceptai, & ſur les dix heures, au ſortir de table, je montai dans un carroſſe à quatre chevaux qu'on m'avoit préparé.

Le Duc entretient cent cinquante chevaux dans ſon écurie, & a un grand nombre de perſonnes de diſtinction, comme de ſes Gentilshommes & des gens de ſa Cour, pour l'accompagner à la chaſſe. Ils ſont tous

écrits ſur une liſte, & ils ont des habits de chaſſe particuliers qu'ils ne mettent que pour y aller, de ſorte que lorſqu'on les voit, on connoît auſſi-tôt quels ſont les Chaſſeurs de ce Prince. Tous les grands Seigneurs de la Cour ont pareillement leurs habits de chaſſe, mais ils ſont tous de différente couleur : celui du Duc étoit de couleur d'abricot.

Après donc que tous les gens du Duc eurent pris leurs habits de chaſſe, & furent montés ſur des chevaux de courſe, il y en eut plus de vingt qui ſe pafferent au col des inſtrumens faits en cercle, appellés trompettes (*a*). Le Duc en prit une auſſi, & nous nous mîmes en marche. On menoit en main des chevaux de relais pour le Duc, &

(*a*) Les Turcs n'ont point d'autres termes pour exprimer les cors de chaſſe.

trois attelages à quatre chevaux pour mon carroſſe. Nous entrâmes dans un bois dans lequel nous marchâmes environ une heure entre des arbres plantés ſur une même ligne & de même hauteur, & une charmille de la hauteur d'une pique, le tout taillé au cizeau. Sur notre chemin à droite & à gauche étoient des allées ſemblables d'une hauteur auſſi longue que la portée de la vue, mais ſi bien taillées & ſi bien allignées, qu'il n'y avoit pas un ſeul arbre qui fît obſtacle au coup d'œil. Nous vînmes enenfin en un endroit où aboutiſſoient neuf chemins, & du milieu duquel par conſéquent on peut voir à perte de vue de neuf côtés différens. Le Grand Veneur y vint au-devant de nous, pour nous avertir qu'il avoit enfoncé un grand Cerf de deux ans dans un certain

endroit du bois. Auſſi-tôt Monſieur le Duc me dit, attendez ici : nous entrerons dans le fort, nous forcerons le Cerf, & nous ne quitterons pas ſes traces que nous ne l'ayons chaſſé. Lorſqu'il ſera ſorti du bois, de quelque côté qu'il tourne, vous n'avez qu'à le pourſuivre auſſi. Il prit en même tems les Chaſſeurs qui l'accompagnoient, & d'une allée à l'autre ils environnerent le bois. Ils n'avoient point de levriers, mais une centaine de gros chiens, qui reſſembloient à des dogues. Le conducteur de ces chiens de chaſſe entra dans le fort qui retentit auſſi-tôt de leurs aboyemens. Les trompettes commencerent à ſonner, & dans le même tems nous vîmes un Cerf à tête affourchée ſe lever devant nous & prendre ſur la droite. Tous les Chaſſeurs & les chiens ſe met-

tent à le pourſuivre, nous auſſi d'aller ſur ſes traces à toute bride. Le ſon des trompettes étoit pour empêcher que les Chaſſeurs ne s'égaraſſent dans le bois, & les avertir en même tems de la route que la proie avoit priſe, afin qu'ils puſſent tous la ſuivre; ainſi nous y prêtons l'oreille, & courons environ deux heures en diſant tantôt il eſt ici, tantôt il eſt là; enfin venus ſur le bord d'une riviere, le Cerf ſe jette dans l'eau & nous échape, de ſorte que nous ne pûmes pas le prendre.

On me demanda enſuite ſi je ſouhaitois en chaſſer un ſecond: je répondis que je ferois tout ce qu'on voudroit. On ſe diſperſa ſur cela dans la forêt, & on en trouva un autre. Après l'avoir pourſuivi une heure, il ſe jetra auſſi à la fin dans l'eau, & paſſa à la rive oppoſée.

Il y avoit fort près de nous un pont : on dit qu'il falloit le paſſer, parce que le Cerf qui étoit laſſé ne pouvoit pas tenir long-tems, & ſeroit bientôt pris. Nous voilà donc à paſſer le pont, les chiens reſtans dans l'eau, & nous gagnons l'autre rive. On viſite encore le bois de la même maniere que j'ai dit ci-deſſus. On dit tantôt il eſt ici, tantôt il eſt là, & enfin qu'il s'eſt rejetté dans l'eau & qu'il eſt retourné au gîte ; ainſi nous revenons ſur nos pas, nous repaſſons le pont, nous tournons encore pendant une heure d'allée en allée, mais tout cela en vain. Après bien des recherches on dit qu'on l'a perdu, & on m'offre d'en lancer un troiſiéme ; mais je commençois à m'ennuier : les chevaux des Chaſſeurs faiſoient naufrage dans la ſueur ; on avoit déja changé trois

ſois ceux de mon carroſſe : tout cela m'engagea à répondre que j'avois pris aſſez de plaiſir, & qu'il étoit tems de nous en retourner au Palais, ainſi nous en reprîmes le chemin.

Pour concluſions, nous paſſâmes & repaſſâmes dans le bois, toujours bride abbatue, pendant l'eſpace de ſix heures, ſans aller juſqu'au bout. Ce n'étoit par-tout qu'allées taillées avec la derniere juſteſſe. J'étois véritablement émerveillé de voir les ſoins qu'on s'étoit donné & les dépenſes qu'on avoit faites pour un bois. Comme il faut tailler les arbres chaque année, on prenoit des Ouvriers à la journée. Je vis même parmi les arbres des échelles à trois étages, & en de certains endroits des hommes qui les tailloient avec des cizeaux. Auprès du Palais on les a taillés en-

core avec plus de ſoin, & on a fait le plus artiſtemsnt du monde des choſes merveilleuſes & admirables. Je ne ſçaurois décrire la beauté des endroits que je vis.

Lorſque nous fûmes de retour au Palais, on me demanda ſi je voulois aller aux ménageries des bêtes féroces & des oiſeaux. C'étoient de grands bâtimens qui ſe voyoient vis-à-vis de nous. Nous paſſâmes de nouveau ſur un pont bas pour y aller. Nous vînmes premierement à un endroit où il y avoit de petites chambres bâties de pierre, avec des barreaux de fer très-forts. Dans la premiere on voyoit trois grands Lions: dans l'autre, deux Tigres, & dans les autres, des Ours, des Loups, des Renards, des Loups-Cerviers, des Singes, des Guenons, & quantité d'autres animaux d'une figure & d'une forme extraordinaire,

naire, qui m'étoient inconnus. Il y en avoit qu'on avoit fait venir du nouveau monde. Leurs ongles étoient comme les pinces du Cerf, & leur corps auſſi gros que celui du Bœuf: leur poil reſſembloit à la laine du mouton, leur col à celui du cheval: leurs oreilles étoient auſſi comme celles du cheval, & ils les portoient de même; mais ils avoient la gueule, le muzeau & les yeux du Cerf. Je vis auſſi des Chevreuils & des Daims blancs comme du lait.

Nous paſſâmes de-là à un autre quartier, où on avoit fait une autre ſorte de loges. Elles étoient remplies d'oiſeaux, parmi leſquels il y avoit une eſpéce de Paons blancs comme le lait, & deux Perroquets qui n'ont point leurs ſemblables. Ils étoient de la groſſeur d'une Poule: ils avoient un bec

aussi grand que la bouche d'un homme, une queue de plus de deux pans de longueur, & un plumage de couleur incarnat, tirant sur la fleur de grenade. Ils étoient marquetés de jaune sous le bec. Lorsqu'ils nous apperçurent, ils commencerent à se lamenter en langue Françoise; enfin je vis tant d'oiseaux nouveaux pour moi, que je demeurai émerveillé. Pour de petits oiseaux il y en avoit un nombre infini qui chantoient tous un ramage différent.

VERS PERSIENS.

Tous les matins les oiseaux du Verger
Chantent mélodieusement vos louanges.

Je vis aussi dans un bassin deux Castors qui y avoient fait même des petits. Tantôt ils nageoient sur l'eau, & tantôt ils en sortoient pour se promener sur les bords du

baſſin. Chaque eſpéce d'oiſeaux avoit ſon baſſin particulier, avec des jets d'eau, & chacun buvoit dans le ſien ; en un mot j'eus le plaiſir de voir une ménagerie dont les Rois pourroient à peine avoir la pareille.

On m'invita enſuite à aller à l'Arſenal ; mais comme la nuit approchoit, nous nous en revînmes au Palais. L'heure du ſouper venue, on ſervit. Nous nous mîmes à table, & les Muſiciens commencerent leur ſymphonie.

Après que nous eûmes ſoupé, allons voir, me dit-on, le jardin par les fenêtres qui ont vue ſur le baſſin. Pendant que je diſois en moi-même, que peut-on me faire voir de merveilleux durant la nuit, nous vînmes aux fenêtres. Je n'eus pas plutôt jetté les yeux ſur le jardin, que je vis plus de dix mille

lampes rangées de maniere que le monde avoit retrouvé le jour brillant. Les deux côtés du grand bassin étoient aussi garnis de ces mêmes lampes qui refléchissant la lumiere dans l'eau, produisoient un effet admirable. A la tête du pont qui étoit devant la porte du Palais, on avoit mis vingt piéces de petit canon : on en fit la décharge, & on commenca ensuite à jetter des fusées en l'air. Dans le même tems parut un trépied d'une flamme blanche, sur lequel on apperçevoit la figure d'un croissant, qui portoit une couronne Impériale. Pour comprendre le dessein de ceci, il faut sçavoir que les Francs distinguent chaque Monarque par un signe particulier, & qu'ils donnent à notre Empereur celui du croissant. C'est pour m'apprendre cette particularité qu'on en avoit fait paroître la

figure. On jetta après cela trois fusées de cyprès (*a*) à droite & trois à gauche, qui commencerent à bouillonner. On jetta pareillement des fusées de mortier, de jet d'eau, de narcisse, de moulin, d'armoire & de soleil.

Nous passâmes environ deux heures à ce spectacle que je trouvai très-beau. Lorsqu'il fut fini, le Duc vint encore me faire des honnêtetés, en me disant: J'ai fait faire toutes ces choses pour vous amuser. Je souhaite d'avoir réussi. S'il étoit en mon pouvoir, je ferois encore davantage. A la vérité je reçus de lui tous les honneurs & toutes les politesses possibles. Ce Prince, est comme je l'ai déja dit, fort proche parent du Roi, Intendant de son éducation, & un des

(*a*) On a suivi littéralement les mots Turcs.

premiers Seigneurs de la Cour, & passe pour très-puissant; mais je trouvai encore en lui plus que tout ce que j'en avois entendu dire.

Le Jeudi à la pointe du jour je pris congé de lui, & je me mis en chemin pour revenir à Paris. J'allai descendre à mon Hôtel vers les deux heures après midi, & je trouvai tous mes équipages prêts. Sur le soir l'Interprete vint me dire que le lendemain on me porteroit un présent de la part du Roi. Le lendemain matin je vis arriver les présens, accompagnés par les deux Introducteurs, qui me dirent: ce sont les présens que le Roi fait à Vos Excellences.

La coutume en France est que le Roi donne aux Ambassadeurs son portrait garni de diamans; mais mme je dis qu'il ne nous étoit point permis d'avoir des portraits

on me donna en échange une ceinture de diamans, deux tapis travaillés à Paris, une glace, un fusil, une paire de pistolets, une cassette à plaques de cuivre doré, une pendule aussi de cuivre doré, deux vases de porcelaine fort épaisse, pour mettre de la glace, & un sucrier.

Enfin Samedi venu, je me disposois à partir, lorsque je vis que mes équipages étoient encore dans la cour de mon Hôtel. J'en demandai la raison : le Gentilhomme me répondit que je pouvois partir toujours & qu'ils me suivroient. Or il faut sçavoir que dès le Ramazan il m'avoit pressé de faire préparer mes plus gros balots, afin qu'on les pût envoyer une semaine avant mon départ. Je l'avois fait, & on les avoit descendus dans la cour, ensuite sans beau-

coup s'en embarraſſer, il me répondit qu'ils viendroient après nous mais je lui repartis qu'il m'avoit dit qu'il ne ſortiroit point de Paris avant mes équipages, & qu'il leur feroit prendre les devants; que je ne ſçavois d'où venoit cette négligence, & qu'il pouvoit être aſſuré que je ne partirois pas qu'ils ne fuſſent chargés, & qu'ils ne marchaſſent devant moi. Cet incident me fit différer mon départ juſqu'au jour ſuivant; enfin on fut obligé de travailler juſqu'au ſoir à charger mes balots, & le lendemain, jour de Dimanche, & le neuviéme de la lune du très-haut Cheval, je repris le chemin de ma Patrie.

J'allai d'abord à un Village nommé Eſſone, qui eſt à ſept milles de Paris. Les François ne comptent point par heures, mais par milles, & ſur la liſte du voyage, on s'étoit ſervi

ſervi du terme de milles ; ces milles ne ſont pas tous égaux ; il y a le petit & le grand mille qu'ils appellent lieues. En de certains endroits, un mille eſt d'une heure de chemin, en d'autres davantage, & en d'autres moins.

Je vins de-là à Fontainebleau, qui étoit à ſept milles, où je ſéjournai un jour. Il y a un Palais qui appartient au Roi, qui mérite d'être vu. Il a un jardin fort grand, orné d'un baſſin de figure ronde, dans lequel on peut ſe promener avec une galere. Au milieu de ce baſſin eſt bâti un fort joli kioſque, où l'on va en bateaux. Il y a encore un baſſin d'un autre côté du jardin, qui n'eſt pas fort large, mais qui doit avoir plus de mille pas de longueur. Pour ce qui eſt du Palais, il eſt fort beau, tout doré, & très-grand ; car comme c'eſt un

ancien bâtiment, les Rois y font successivement quelque augmentation. On m'y fit voir une chambre qui est bâtie depuis trois cens ans, dont la dorure s'est si bien conservée, qu'on la trouve plus belle que celle des nouveaux bâtimens. J'employai le jour que je restai à Fontainebleau à visiter ce Palais, & le lendemain qui étoit un Mercredi, je fus coucher à six milles de-là, à un Village appellé Villeneuve. De Villeneuve j'allai à six milles au Bourg de Sens, ensuite à sept milles au Bourg de Joigny, & de-là à six milles au Bourg d'Auxerre. De ce Bourg à sept milles à un Village nommé Noyers : de Noyers à six milles à Monstiers, qui est un petit Bourg : de Monstiers à Chanseaux, autre Bourg, & de Chanseaux à Dijon. Je m'arrêtai un jour dans cette Ville. C'est la Capitale

de la Province de Bourgogne. Elle eſt très-jolie, pas fort grande, mais dans une belle ſituation. Dans tous les endroits par où je paſſois, les Principaux du lieu ne manquoient pas de venir me voir & de me porter de petits préſens de fruits & de confitures.

Le Vendredi je partis de Dijon, pour aller à ſept milles à un Bourg appellé Beaune: de Beaune, je vins au Bourg de Châlons, qui étoit à ſix milles: je fus coucher de-là au Village de Tournus: je fis encore cinq milles, pour aller au Bourg de Mâcon. Ce Bourg termine de ce côté-là la Province de Bourgogne. De Mâcon j'allai à ſix milles au Village de Villefranche, & de Villefranche, une marche de cinq milles me mena à Lyon, qui eſt une Ville très-grande & très-belle. Elle eſt ſituée au pied d'un

marais, & partagée par une grande riviere appellée la Saone. On passe d'un côté à l'autre par trois ponts. Le fleuve du Rhône coule aussi auprès de Lyon & se joint à l'extrémité de la Ville avec la Saone. Ce confluant forme un très-grand fleuve. De toutes les Villes que j'ai vues, Lyon est la plus peuplée & la plus vaste. Elle est fort bien bâtie, & fort marchande. C'est-là qu'on travaille les étoffes de France, les damas & les velours, qui se répandent ensuite de tous côtés, & qu'on envoye même à Paris, Je vis les métiers dont on se sert, de même que les étoffes; en un mot, elle mérite d'être regardée comme un second Paris. J'y reçus tous les honneurs possibles. C'est le Maréchal de Villeroi qui est Gouverneur de cette Province; mais occupé à élever son Prince,

il y avoit mis un Vice-Gouverneur à sa place. Celui-ci venoit tous les jours chez moi, & me menoit promener dans son carrosse. Durant une semaine que je restai à Lyon, il eut toutes les attentions possibles à ne me laisser rien désirer. Le fils du Maréchal étoit aussi Archevêque de cette Ville. C'étoit lui qui y étoit le plus autorisé & qui y commandoit. Il me rendit deux visites, & m'invita à aller chez lui, où il me donna un magnifique repas. Comme sa maison est sur la riviere, il fit faire avec des bateaux différens jeux de force, qui sont particuliers aux François. Lorsque la nuit fut venue, on orna toute la Ville de lumieres. Le rivage étoit bordé aussi de lampes, & on fit au milieu de la riviere une forteresse sur des radeaux. Tout cela fut accompagné d'une

quantité prodigieuſe de fuſées, qu'on lança en l'air.

L'Intendant de la Ville vint auſſi me voir deux fois, & m'invita à manger chez lui. Il me traita magnifiquement. Toutes les plus belles Dames de la Ville ſe trouverent au feſtin, de ſorte qu'il y eut une aſſemblée ſi charmante, que je confeſſe n'en avoir point vu de ſemblable à Paris (*a*). On fit de nouveau pendant la nuit de grandes réjouiſſances de fuſées & de boëtes.

(*a*) J'ai attendu à la fin de la Relation pour faire cette remarque, que chez l'Ambaſſadeur Turc, les dernieres choſes ſont toujours les plus belles, ce qui déſigne, ou un étonnement ſi grand qui l'empêche de diſtinguer ce qui eſt beau d'avec ce qui eſt plus beau, ou un manque de fonds naturel qui le rend incapable de diſcerner avec juſteſſe ce qu'il voit, & d'en porter un équitable jugement.

Il y avoit trois jours qne j'étois à Lyon, lorſque je pris la réſolution d'en partir. Mais on me conſeilla d'envoyer devant mes équipages, & de prendre la route d'eau, parce que je ferois par cette voie en deux jours ce que je ne pouvois faire qu'en ſix par terre ; effectivement trois jours de ſéjour dans Lyon ne me ſatisfaiſant pas, je ſuivis le conſeil qu'on me donnoit. Je fis partir le Dimanche mon Intendant avec ma ſuite & mon bagage, & je reſtai encore, ne gardant que neuf ou dix perſonnes avec moi, juſqu'au Jeudi quatriéme de la lune de Zilcadé, que je m'embarquai ſur un bâtiment, pour continuer ma route par eau.

Le ſoir j'arrivai à un petit Bourg appellé Tournon. Je n'y mis point pied à terre, & je couchai dans mon bâtiment. Le lendemain je

vins à la Palanque (*a*) du pont S. Esprit, où je descendis pour aller loger dans une Hôtellerie.

Mes gens n'étoient pas encore arrivés. Voici la route qu'ils tinrent. De Lyon, ils vinrent à Vienne, Bourg à six milles de cette Ville: de Vienne à Roussillon, distant de cinq milles: de Roussillon au Bourg de Tin qui en étoit à sept milles: de Tin, ils doublerent Tournon en bateau: de Tournon ils allerent à six milles à un lieu appellé la Volte: de-là à six milles, à Viviers: de Viviers à six milles, au Pont S. Esprit, où ils me joignirent. Nous partîmes tous ensemble de-là, & vînmes à Rossel, petit Village qui n'est qu'à cinq milles, & de Rossel à la Ville de Nîmes distante de six milles. Je vis dans cette Ville un

(*a*) C'est-à-dire la Forteresse.

bâtiment (*a*) de pierres à taille, qui reſſemble à une tour, & qui eſt conſtruit depuis plus de deux mille ans. Voici à quelle occaſion il a été fait. Avant l'avenue de Sa Majeſté Jeſus, le Paganiſme s'étant fort étendu, ceux qui l'embraſſoient faiſoient prendre & enfermoient tout nuds dans ce Château les Sectateurs de Moyſe, lorſque ceux-ci, pour inſulter à leur culte, leur diſoient, pourquoi adorez-vous des Idoles formées de vos propres mains, pendant qu'il y a un Créateur de toutes choſes. Les murailles de ce bâtiment ſont fort élevées, & il y a tout autour des ſiéges en forme de marches d'eſcalier, ſéparés les uns des autres. Le Peuple après s'être aſſemblé s'aſſeyoit ſur ces ſiéges, & voyoit

(*a*) C'eſt apparemment des Arénes qu'il veut parler.

dans le dedans de la tour, où on faisoit dévorer les Prisonniers par des Lions; en leur disant: voilà le châtiment de ceux qui veulent s'opposer au culte des Idoles. Au reste c'est à l'Historien à faire foi de ce que je rapporte; pour moi, je vis un très-grand bâtiment, & j'y trouvai toutes choses comme on me les avoit décrites. Il y avoit autrefois une place, mais on y a présentement bâti des maisons. Je juge que le sexe de cette Ville doit être beau, parce que j'y vis de très-belles femmes.

De Nîmes, je vins à la fameuse Ville de Montpellier, qui en est à huit milles. J'y appris que deux vaisseaux destinés à me conduire à Constantinople étoient arrivés depuis quinze jours au Port de Cette, où ils avoient mouillé pour m'attendre.

A mon arrivée en France, je m'étois débarqué à Toulon, où il y avoit des Arſenaux & grand nombre de vaiſſeaux ; mais la maladie s'y étant introduite après que j'en fus parti, n'y avoit laiſſé que ſix mille ames de trente-huit qui y étoient ſur le Regiſtre à mon paſſage. C'eſt pour ce ſujet qu'on avoit barré les chemins de cette Ville, & qu'on avoit fait armer à Breſt ſur les côtes de l'Océan, où le Roi de France a deux Ports, celui de Rochefort & celui de Breſt, deux vaiſſeaux, pour me tranſporter à Contantinople. Le premier portoit ſoixante-quatre piéces de canon, & l'autre cinquante-deux. Ils étoient partis de Breſt quinze ou vingt jours avant mon départ de Paris, pour venir m'attendre à Cette.

Le lendemain de mon arrivée

à Montpellier, j'envoyai à Cette mon Intendant & l'Interprete, pour faire embarquer incessamment mes équipages. Deux jours après je pris aussi le même chemin, & j'arrivai en six heures à Cette. Je trouvai une grande partie de mon équipage embarqué, & le reste avec ce que j'avois avec moi l'ayant été dans deux jours, je m'embarquai aussi moi-même le quatorze de Zilcadé, jour de Dimanche, après m'être recommandé à Dieu, qui est un si bon procureur, & m'être confié à la Providence.

Le Gentilhomme qui étoit auprès de moi me quitta au moment de mon arrivée à Cette, & s'en retourna à Paris. Je restai cependant trois jours dans cette Ville, pour faire charger mes équipages, pendant qu'il étoit du devoir de ce Gentilhomme de demeurer au-

près de moi, jusqu'à ce que je fusse monté sur les vaisseaux.

La nuit du lundi, après avoir fait cette priere au Tout-Puissant : ô Dieu qui accordez votre secours aux mortels, qui êtes un Dieu si bon & un si sûr Compagnon de voyage, nous déployâmes nos voiles du côté de notre Patrie. Le huitiéme jour de notre navigation, nous arrivâmes à Tunis, & nous mouillâmes devant Ceidgi-Abon-Ceid (a). Le Bey de Tunis m'envoya de magnifiques présens par des personnes de distinction qui me vinrent voir à bord. Comme notre mouillage étoit à sept ou huit milles du kulkiluad, lieu distant de deux heures de la Ville de Tunis, je ne voulus point mettre pied à terre, pour ne point donner de l'embarras. Je

(a) Endroit où les Turcs vont en dévotion.

me contentai d'envoyer mon fils, & mon Intendant rendre visite au Bey & au Dey. Ce dernier les garda deux jours chez lui, & leur fit tous les honneurs possibles (a).

Le Commandant des vaisseaux me donnoit tous les jours mon taïn, mais le Bey m'envoya une si grande quantité de provisions, qu'il me mit en état de ne m'en plus soucier. Je lui remis même ces provisions, & je lui dis de s'en servir pour la dépense.

Après quelques jours de séjour à ce mouillage, le vent étant devenu favorable, un jour de Dimanche, je me confiai au Dieu très-grand, & nous levâmes l'ancre,

(a) Il fit couper la tête à un homme de sa suite qui avoit voulu tuer son Kiahya à Paris, & commis d'autres désordres. Il l'envoya pour cet effet à terre, où on le fit exécuter après quelques formalités.

pour pourſuivre le chemin de notre deſtination. Ces vents nous favoriſerent ſi fort, qu'en cinq jours nous découvrîmes l'Iſle de la Morée & Modon; mais comme je diſois, graces à Dieu, nos affaires prennent un bon train, tout d'un coup ils ſe mirent au Nord, & peu à peu devinrent ſi violens, qu'ils nous éloignerent de Modon, dont nous étions fort près, & nous porterent à la hauteur de Candie, où nous virâmes de bord. Notre conſerve n'étoit pour-lors qu'à un petit mille de nous, mais le vent ſe renforça encore tellement, que levant des vagues épouvantables, elles nous ſéparerent bientôt, & nous empêcherent de nous voir. Nous fûmes ainſi pendant trois jours & deux nuits le jouet des flots, après quoi le vent commençant à diminuer, un calme de deux jours ſuc-

céda à la tempête, ce qui fut cause que nous eûmes mille peines à doubler le Cap de Naples de Malvoisie, d'où nous cinglâmes vers l'Isle du Mil. Nous y arrivâmes le deuxiéme jour, & nous jettâmes l'ancre au Sud de l'Isle. Il y avoit dans cette Isle deux Pilotes gagés pour servir de guides à tous les vaisseaux du Roi qui passoient. On les fit monter à bord, & après avoir resté trois jours à attendre le beau tems, le quatriéme il se leva un vent du midi, & nous mîmes à la voile. Louanges au Dieu Très-Haut, ce vent par son secours devenu plus favorable à mesure que nous avancions, je vis l'accomplissement de mes désirs, & j'arrivai le troisiéme jour, qui étoit le seize du noble Ziludgé, & un Mercredi, au Port de la Résidence Impériale.

Louanges à Dieu notre Protecteur, bénédiction & salut sur Mahomet notre Maître, sur ses descendans, & sur tous ses compagnons.

Avec le secours du Dieu libéral, l'Ouvrage est fini.

FIN.




a39003 009514596b

